

REVUE DOMINICAINE

1952

CINQUANTE-HUITIÈME ANNÉE

Directeur :

R. P. ANTONIN LAMARCHE, O. P.

3500, Av. LAVAL

Montréal-18

Auctoritatum permissu

ABONNEMENTS

Canada : \$3.00 ; Etranger : \$4.00 ; avec le Rosaire :

50 sous en plus. Le numéro : 30 sous

Abonnement de soutien : \$10.00

PUBLIÉE À SAINT-HYACINTHE, P. Q.

L'ŒUVRE DE PRESSE DOMINICAINE

5375, Av. NOTRE-DAME DE GRÂCE

MONTRÉAL-28



*La Revue ne sera pas responsable des écrits de
collaborateurs étrangers à l'Ordre de saint Dominique*

DOMINICAN COLLEGE LIBRARY

RIVER FOREST,

ILLINOIS

V. 58:2
1952:2

Sommaire

Juillet-août 1952

ALAIN VERVERAL : *Matière*

*Gerbe d'or et de feu, intense, éblouissante ;
Assaut des électrons contre un rideau de plomb :
La matière en émoi prend des formes sans nom,
La substance s'altère, inerte et complaisante.*

RENÉ DUMESNIL : *Le miroir de Jésus*

Cette œuvre musicale d'André Caplet, décédé le 23 avril 1925, est un commentaire du Rosaire. Quel chœur se chargera de nous donner ce chef-d'œuvre ?

JEANNINE BÉLANGER : *La vocation du silence*

A notre monde énervé, emporté, essoufflé et fou, une vie silencieuse, comme celle du Père de Foucauld, ne peut être que bienfaisante.

THÉRÈSE TARDIF : *La susceptibilité de l'écrivain*

« Cet article au style fragmenté se compose précisément de ce genre de documentation recherchée et fouillée à laquelle on revient et revient, les substances trop riches ne se prêtant pas à la lecture rapide », affirme, ailleurs, l'auteur.

MARIE RAYMOND : *La recherche d'Albert Camus*

Etude sérieuse et bien réussie, tout à l'honneur de la distinguée présidente de la Société d'étude et de conférences.

Le sens des faits

FERNAND DUMONT : « Heures » (poème).

H. LELONG, O. P. : « De l'eau, de la soif et de la mort ».

TH.-A. AUDET, O. P. : « Deux livres sur le moyen âge ».

B. LACROIX, O. P. : « Lettres canadiennes et historiographie ».

LA RÉDACTION « Événements et informations ».

L'esprit des livres

S. MARION : « La bataille romantique au Canada » (A. L.).

M. TRUDEL : « Le Régime militaire dans le Gouvernement des Trois-Rivières »

G. GARDNER : « Considérations sur la valeur économique du Grand-Nord » (A. L.).

En collaboration : « Conférence Laënnec ».

G. DESJARDINS-VERSAILLES : « Je suis Marie ou Celle qui vient » (P. Laprairie).

Frère ROBERT : « Les Astres et les Lettres » (B. L.).

E. FROIDURE : « Les sanctions en éducation » (A. L.).

H.-D. LAVAL : « Saint Dominique d'après l'œuvre de Fra Angelico » (A. L.).

J. LECLERCQ : « La vocation religieuse » (A. L.).

REVUE DOMINICAINE

Directeur :

R. P. ANTONIN LAMARCHE, O. P.

3500, Av. Laval, Montréal-18, P. Q.

Vol. LVIII

Tome II

Juillet-Août 1952

MATIÈRE

*Gerbe d'or et de feu, intense, éblouissante ;
Assaut des électrons contre un rideau de plomb :
La matière en émoi prend des formes sans nom,
La substance s'altère, inerte et complaisante.*

*Aveuglé par l'orgueil, l'homme cherche à construire
Les lois de l'univers, les normes des nations,
A réduire à un nombre émotions et passions,
A expliquer l'amour comme l'art de séduire.*

*Dans le creuset des sens il verse l'alliage
De brûlantes ardeurs, de sombres réactions ;
Avec peine il suppute additions et fractions
Pour régler les enfants, fausser le mariage.
Le monde ainsi compris nous mène à la terreur :
L'absence du divin supprime tout bonheur.*

Alain Verval

« Le miroir de Jésus »

On a si rarement l'occasion d'écouter cette belle œuvre, que l'on sait un gré infini à M. Pierre Capdevielle de nous l'avoir fait entendre : le *Miroir de Jésus* d'André Caplet devrait être classique — au sens le plus large du mot. Ce ne sont pas les difficultés d'exécution qui l'écartent des programmes, mais bien seulement la routine : elle fait choisir toujours les mêmes ouvrages, les plus connus, et écarter ceux qui n'ont d'autre tort que d'être négligés des interprètes dont le premier devoir serait pourtant de ne point les oublier.

Au lendemain de la mort d'André Caplet, emporté soudainement en pleine force, à quarante-cinq ans, le 25 avril 1925, Florent Schmitt qui avait été son compagnon pendant les années de Rome, écrivait : « Sans doute cette disparition prématurée occasionnera-t-elle l'audition plus fréquente des quelques œuvres qu'il laisse, trop peu nombreuses, hélas ! — puisqu'il est malheureusement de triste usage d'attendre la mort pour reconnaître quel artiste on perd ». On a reconnu la valeur d'André Caplet ; on ne l'a point joué davantage. Il y a des injustices si criantes qu'on souffre de les voir se perpétuer. Pierre Capdevielle a déjà trouvé la récompense de son initiative dans le succès de son concert. Il reste à souhaiter que d'autres l'imitent, encouragés par cet exemple.

Caplet avait-il le pressentiment de sa mort prématurée ? Il n'a presque rien écrit qui ne fût marqué des préoccupations religieuses d'un esprit mystique. A une époque où l'impressionnisme sensuel retenait presque tous les artistes, il a fait exception, tout en parlant le langage de son temps.

Mais, chez ce musicien dont la vie intérieure était intense, c'est beaucoup moins la forme de ses ouvrages que le fond, que la pensée qui le distingue de ses contemporains. Par la forme, en effet, André Caplet se rattache à ses amis, à tous ceux qui furent les bons ouvriers de cette prodigieuse floraison de la musique française pendant le premier quart du vingtième siècle. Il est bien l'artiste sensible, l'esprit agile

« LE MIROIR DE JÉSUS »

et raffiné que l'on s'attend à trouver chez un disciple de Claude Debussy, un camarade de Florent Schmitt et de Maurice Ravel. Premier grand prix de Rome en 1901, il n'ignore rien de la technique de son art, et cela se voit — sans qu'il en fasse parade — dans ses rares compositions profanes, son délicieux *Hymne à la naissance du matin*, ses malicieuses *Fables de La Fontaine*, ses *Inscriptions champêtres* ; cela s'affirme avec plus de force encore dans ses admirables *Prières*, sa *Messe* pour les petits de Saint-Eustache-la-Forêt, et son *Miroir de Jésus*.

Au retour de Rome, Caplet avait vécu dans l'intimité de Claude Debussy ; il était devenu le disciple dévoué, l'ami toujours prêt à servir la cause du maître. Il sut triompher des obstacles quasi insurmontables accumulés à la veille de la création du *Martyre de Saint-Sébastien*. Il sut vaincre le temps, cet adversaire implacable, passa des nuits à parfaire l'œuvre de l'ami ; et bien qu'il se défendît toujours d'avoir pris toute autre part que matérielle à l'élaboration du *Martyre*, nous savons que sa collaboration s'étendit au delà d'une simple mise au point de l'orchestration. Il y avait entre Debussy et lui de telles affinités, une confiance si complète qu'elles aboutissent à une sorte de communauté spirituelle.

Dans *le Miroir de Jésus*, que Caplet écrivit un an avant sa mort, on retrouve les raffinements, le souci de perfection qu'il a mis dans tous ses ouvrages. On y trouve quelque chose de plus nettement affirmé que dans *la Messe des petits* : l'humilité, le sentiment chrétien du compositeur parfume l'ouvrage entier de la première à la dernière note, depuis l'incipit énonçant le titre de l'ouvrage « composé par Henri Ghéon, illustré par André Caplet », jusqu'à l'accord final. Caplet s'efface derrière son collaborateur ; et cependant, si poétique et si beau que soit le texte de Ghéon, il ne prend sa pleine valeur qu'avec la musique de Caplet à laquelle il doit un prolongement immatériel qui dépasse le sens littéral et rend clair son sens mystique. Cela, on le perçoit dès la montée des cordes en octave, s'élevant au-dessus des syncopes angoissées du début — grand élan d'une âme harmonieuse vers l'inaccessible plénitude espérée, et qui ne sera atteinte qu'en un autre monde.

Le sujet du *Miroir de Jésus* est un commentaire du Rosaire : miroir de joie, miroir de peine, miroir de gloire, et dans chacun d'eux se reflètent cinq épisodes de l'Évangile, de l'Annonciation à l'Assomption et au couronnement de la Vierge dans le ciel. Les parties vocales sont écrites par un musicien soucieux d'utiliser dans leur plein effet les ressources de l'instrument merveilleux qu'est la voix humaine, un musicien qui en sait la fragilité et se garde de violenter sa nature. L'orchestre — le quintette à cordes et deux harpes, — soutient délicatement ces envolées du chœur féminin et de la soprano soliste. Elles donnent à l'ouvrage un caractère « religieusement élégiaque, comme d'un Bach moderne », a dit Florent Schmitt en une formule qui définit bien Caplet. Mais, hélas, qui se soucie de rendre à ce pur et grand musicien le rang qui devrait être le sien ?

Ce mystique a été séduit cependant par Edgar Poë — à l'instigation peut-être de Debussy, qui rêva lui aussi d'illustrer musicalement un conte de Poë, *Le Masque de la Mort rouge*. Il l'écrivit pour harpe et orchestre et le donna, en première audition chez Colonne en 1912. Dans cette partition, tout, et jusque dans les situations les plus tragiques, est d'un art dont la perfection fait songer à Racine, qui sait être fort sans perdre cette retenue, cette mesure où la passion, loin de s'affaiblir, trouve, par contraste, une violence accrue. Chef d'orchestre de rare valeur (on garde le souvenir de la manière dont il dirigea non seulement ses propres ouvrages, mais ceux de Debussy), qui sut instrumenter mieux qu'aucun autre musicien, adopta cependant une attitude surprenante en renonçant à la somptuosité des bois, des cuivres, et en se contentant des cordes. Ascétisme ? Non point, mais découragement devant les difficultés de l'interprétation et surtout l'insuffisance des répétitions. Concession qui fut sans effet. Joue-t-on davantage les œuvres de Caplet ? Hélas ! Mais du moins, celles où il se montra si rigoureux gardent-elles autant que les autres une vertu et une beauté qui les assure de conserver leur valeur.

René DUMESNIL

La vocation du silence

ETUDE SUR UN ASPECT DE LA SPIRITUALITÉ DU
PÈRE CHARLES DE FOUCAULD

Que n'a-t-on pas écrit à la louange des vertus du Père de Foucauld ! Ses biographes exaltent tour à tour son renoncement, sa charité, son humilité, son obéissance. L'auteur du présent article a été surtout frappé par le silence où Charles s'était mis *afin de n'écouter que Dieu* : grand exemple pour notre monde d'énervement, voire de névrose. Voici les principales leçons qu'une âme foucaldienne peut puiser à l'école de ce maître de silence.

* * *

Qu'est-ce que le silence ? Il y a le silence des espaces infinis qui effrayait Pascal. Il y a le silence du plein océan. Il y a encore le silence plus émouvant du désert. Il y a le silence de l'homme, le silence du chrétien, le silence du religieux, le silence des saints. L'origine du silence date de l'éternité. Qu'il était profond alors, écrit l'abbé Louis Rouzic¹, lorsque Dieu seul existait et que l'Esprit planait sur les eaux ! Vinrent les jours de la création. Il y eut la vie et le mouvement ; il y eut la voix des choses, le chant et la parole. Néanmoins, à l'aurore des âges bibliques, le temple de Salomon, tout en pierres taillées et polies à l'avance, s'éleva au milieu d'un silence qui ne fut pas troublé par le bruit de la hache ou du marteau.

La Sainte Ecriture distingue trois sortes de silence : « Il y a un silence de ceux qui n'ont pas l'organe de la parole. L'homme sage se taira autant qu'il faut se taire. Il y a le temps de se taire et le temps de parler ». Et elle dresse sans cesse devant nos yeux l'auguste figure du Christ, drapée dans un recueillement digne de Sa majesté divine. On sait qu'à Nazareth, c'est silencieusement que s'écoule, trente années

1. *Les sept paroles et le silence de Jésus en croix*. Lethielleux, Paris, 1933 (pages 90-91). L'auteur a des pages exquises sur ce qu'il définit presque comme le don de silence, la vertu de silence et le culte de cette vertu.

durant, la vie cachée de Jésus. La tradition rapporte que les trois habitants de l'admirable maison ne parlaient presque jamais. Entre le Créateur et ses créatures, comme on l'a fait remarquer, le silence, mieux que les paroles, était un langage ; des paroles n'auraient pu porter le poids des pensées du Fils. Parler aurait été un effort, une condescendance, *une descente de la montagne*. Or Charles de Foucauld se mettra quatre ans à l'école contemplative de Jésus, de Marie et de Joseph. Mais n'anticipons pas sur les événements.

La vie publique du Christ ne fut pas moins silencieuse que sa vie cachée. En dehors des discours sur la montagne ou après la Cène, et des paraboles indispensables, Notre-Seigneur se contente, durant trois années, de quelques paroles : « Venez et voyez ; Suivez-moi ; Gardez les commandements ». Surtout au temps de sa passion, le Sauveur sera plus attentif encore, si possible, à observer le silence, ainsi que les évangélistes ne se lassent pas de le noter : « Mais Jésus ne répondit rien ² ; mais Jésus demeurait dans le silence ³ ; mais Jésus demeurait dans le silence et il ne répondit rien ⁴ ; mais Jésus ne répondit plus rien ⁵ ; mais Jésus ne lui répondit rien ⁶ ». Enfin, sur la croix, notre Rédempteur agonise pendant trois heures, dans un silence qu'il ne rompt brièvement que sept fois, soit l'espace d'au plus quelques secondes. Comme on l'a écrit, Dieu est apaisé, l'homme est sauvé, toute justice est accomplie, c'est l'heure sacrée du monde : *seul le silence convient*.

Un proverbe veut que le silence soit la patrie des forts. Mais peut-on parler d'un appel, d'une mission, d'une vocation propre du silence ? Conçoit-on l'idée d'un apostolat et d'une fécondité particulière du silence ? De fait, suivant une constatation courante, les gens qui pensent ou qui agissent d'une façon intense sont d'ordinaire des silencieux. Mais s'il y a, chez les saints, un appel déterminé, une attirance presque *nomi-nale*, et une obligation très impérieuse du silence, voyons comment la

2. MATHIEU, XXVI, 14.

3. *Id.*, *Ibid.*, 63.

4. MARC, XIV, 61.

5. *Id.*, XV, 5.

6. LUC, XVIII, 9.

LA VOCATION DU SILENCE

vocation foucauldienne, vocation la plus silencieuse peut-être qui fut jamais, naquit en plein bruit, pour se préciser, se purifier à travers une série d'épreuves décisives. Ces épreuves feront d'abord, de l'inquiétant Foucauld des années quatre-vingt, le frère Albéric et le frère Charles de Jésus, puis le Père du Désert par excellence de notre XX^e siècle, l'Ermite du Sahara, l'Apôtre muet et pourtant si éloquent, si *prédicant* des Touareg, de Béni-Abbès et de Tamanrasset. Car d'étape en étape (chacune bien marquée), le silence foucauldien, après avoir été fuite initiale du tumulte et quête éperdue de solitude et de prière, paraît s'être transformé peu à peu en un renoncement quasi absolu aux heures d'oraison pure et de recueillement intégral. Tant et si bien que ce silence va s'épanouir dans une union ininterrompue des puissances de l'âme avec Dieu, malgré un don total, continu du corps et des sens extérieurs au service du prochain. Le recueillement du Père de Foucauld devait en effet atteindre de tels sommets, qu'on pourra affirmer, sur la fin de cette vie héroïque, que, même au milieu du bruit, et surtout *au milieu du bruit* (si l'on me passe le paradoxe), le Bienheureux *était dans le silence*⁷.

Charles a vingt et un ans. Ses voix n'ont jamais parlé. Comment parleraient-elles ? Ce n'est pas dans la dissolution et la débauche qu'on entend d'ordinaire l'invite au *dépassement*. Il vient d'être renvoyé de l'armée pour *indiscipline et inconduite notoires*. Dans les rues d'Evian, son impudence scandaleuse donne le bras à une danseuse illégalement affublée du titre de vicomtesse de Foucauld. Le destin avait cependant les yeux sur lui. La guerre, éclatant, a réveillé son sincère et vigoureux patriotisme. Le jeune homme demande à être réintégré, fût-ce comme simple soldat.

C'est dans la qualité de lieutenant que notre militaire va recevoir ce qu'un Psichari ou un Pierre Benoît a appelé *le baiser avant-coureur du désert*. Lamartine, dans un très beau poème en alexandrins, associait la notion du désert avec celle de l'immatérialité de Dieu. Notre héros s'em-

7. Le terme « Bienheureux » est pris ici dans son acception la plus large ; loin de nous la pensée de vouloir décerner des titres de vénération non encore autorisés par l'Eglise.

barque pour le sud algérien avec son régiment du 1^{er}-Chasseur. Au fond des sables sans fin, il va rencontrer, moins la « grande voix silencieuse de Dieu », que la prière et la foi musulmanes, échelles très sûres pour s'élever vers le Créateur et Maître de toutes choses. Le cri familier de cette détresse métaphysique qu'il promènera plus tard dans les églises de Paris est né là : « Mon Dieu, si vous existez, faites-le-moi connaître ! »

Nul n'ignore la suite : Charles, une fois rentré dans son pays, au lendemain de la guerre, est frappé par la solide piété et la joie chrétiennes qui règnent dans sa famille, au foyer notamment de sa tante Mme Moitessier. Le voici, avide de leçons de religion, qui s'agenouille aux pieds de l'abbé Huvelin et reçoit comme un nouvel et fulgurant baptême, avec l'absolution et la communion sacramentelles. De Foucauld n'est qu'au début de sa conversion, et seuls le retranchement et le silence monastiques, déjà, paraissent assez puissants pour apaiser sa soif d'anéantissement et de recherche de Dieu.

Après quatre retraites fermées, l'ancien sous-lieutenant de Hussards va solliciter à la Trappe de Notre-Dame-des-Neiges, en Ardèche, l'admission d'un aspirant qui sera, demain, le frère Albéric. On est au 15 janvier 1890. A trente-deux ans, Charles vaque ici aux basses besognes, en attendant de s'embarquer pour la Syrie, où il a demandé à aller, car la Trappe d'Akbès lui semble la plus pauvre, la plus reculée de toutes. Il y travaillera aux champs et à la buanderie, mais une maigre cuisine de végétations accommodée, sur l'ordre du Pape, avec de l'huile et du beurre, lui paraît encore trop raffinée pour lui. Un jour, il est chargé de rendre visite à un ouvrier voisin, qui meurt dans la misère. Il en revient bouleversé : « Quelle différence entre cette maison et nos habitations ! s'écrit-il. Je soupire après Nazareth ! »⁸ Envoyé à la Trappe de Staouëli, près d'Alger, puis à Rome, il obtient la liberté de partir.

8. La plupart de ces paroles et des faits qui vont suivre sont empruntés au superbe numéro de l'album *Fêtes et Saisons* consacré au *Père de Foucauld* (juin-juillet 1950). Il s'agissait de récapituler, pour les besoins de la cause, le livre en quelque sorte classique que nous devons à la plume de René Bazin sur le serviteur de Dieu : *Charles de Foucauld, explorateur du Maroc, ermite au Sahara*, Paris, Plon, 1921.

LA VOCATION DU SILENCE

Nous sommes en 1897. Le frère Albéric a quarante ans, et plus de dix se sont écoulés depuis sa conversion. La cabane du Jardin des Clarisses de Nazareth va retenir son regard : il s'y installe. Harassé, à jeun, les pieds en sang lors de son arrivée à Sainte-Claire, le 5 mars au soir. Frères Charles portait une tunique de trappiste, un pantalon bleu d'ouvrier, ainsi qu'un affreux bonnet blanc taillé par lui-même et cousu avec de la ficelle. Dans sa nouvelle hutte, il reçoit une pailleasse et une vieille couverture ; il aura pour tâche de servir la messe, de balayer et de faire les commissions. Mais voici l'adorable compensation de cette existence si abjecte en perspective : il disposera de beaucoup de temps pour méditer sur les mystères de la Sainte Enfance et venir adorer le Saint Sacrement à la chapelle. C'est l'époque où il se délecte des écrits de sainte Thérèse d'Avila et de saint Jean de la Croix sur la nuit obscure qui règne dans une âme lorsqu'elle quitte le monde et cherche Dieu à tâtons *au milieu des ténèbres de la foi et de la solitude intérieure*.

Jusqu'à présent, le frère Charles avait toujours refusé le sacerdoce, afin de *tenir la toute dernière place*. Au cours d'un voyage à Jérusalem, il est vivement impressionné par le sermon d'un religieux qui affirme qu'une seule messe glorifie plus le Bon Dieu que toute une vie de mortification et d'humilité ». C'est aussi pendant cette période, en 1899, que Charles met au point la rédaction de son projet de règle pour les « Petits Frères du Sacré-Cœur », puis, plus tard, pour les « Petites Sœurs ». Sans doute songea-t-il qu'une telle mission couronnait celle des Fraternités, car, cette fois, il accepta et résolut de devenir prêtre. Il rentre en France et est ordonné le 9 juin 1901, au grand séminaire de Viviers, à quarante-deux ans. Le lendemain, il célèbre sa première messe à Notre-Dame-des-Neiges.

L'ordination du Père de Foucauld va marquer un tournant, non seulement dans l'histoire de sa vie, mais dans celle de son silence. Un biographe du Serviteur de Dieu fait observer avec justesse que le message de Charles était moins encore de solitude que d'amour. A la Trappe, à Nazareth, il demeurait enfermé dans les étroites limites de la clôture

qu'il s'était assignée. Dans le retranchement absolu où il s'était mis pour n'écouter que Dieu, dans ses longues heures de quotidienne vigile, diurne et nocturne, auprès de Jésus-Hostie, il avait voulu se remplir à déborder de l'eau vive de la contemplation, pour pouvoir déverser ensuite cette liqueur miraculeuse et salvatrice sur les âmes, et les âmes les plus abandonnées. On dirait qu'au moment de quitter définitivement la France à destination d'Alger (il ne fera dans sa patrie que de brèves apparitions jusqu'à sa mort), la saturation est venue. Moine sans clôture, missionnaire sans propagande, donc souverainement silencieux, cet homme de la charité est mûr dorénavant pour aller porter aux peuples qui font le plus pitié son double message d'adoration et de fraternité universelle.

Car, parti de l'adoration pure, c'est vraiment vers cet idéal de fraternisation universelle que s'achemine désormais le silence du Père de Foucauld. Béni-Abbès, splendide oasis de laquelle on apercevait l'immensité plate du désert de pierre, offrait des jardins de palmiers très verts et bien arrosés, quoique les maisons fussent très pauvres et que le sable y rentrât par les brèches des murs. Le Père Foucauld ne vient pas pour jouir de ces avarès délices, et pas davantage pour fuir les hommes : il élit domicile dans un coin rude et pierreux situé à la lisière de l'oasis, et, dès lors, autour de sa résidence, son premier soin est d'entreprendre la construction d'un petit mur. Dieu voulait que ce mur ne montât jamais plus haut qu'un semis de cailloux.

Que s'est-il passé ? Tout simplement ceci. C'est que, pour commencer, le Père Charles attachait une extrême importance à la réclusion : car l'idéal trappiste de la séparation d'avec le monde et de la vie avec Dieu seul exerçait encore une grande attirance sur lui. Souvent il y revient dans ses lettres, où il exalte la grandeur et la rigueur de la réclusion. Cependant, il ne tarda pas à s'apercevoir que cela était incompatible avec son désir croissant d'être, en même temps que l'adorateur, le Frère universel. Dans cette ceinture de cailloux, l'ascète admettra donc tous ceux, — et ils sont de plus en plus nombreux, — qui ont recours

à lui et qu'il traite en frère : officiers ou simples soldats français. Arabes pieux. Arabes pauvres, enfants, esclaves. Il distribue tout ce qu'il reçoit. Lui-même continue à vivre aussi misérablement qu'à Nazareth, mais les heures d'oraison pure raccourcissent sensiblement, en faveur d'une action toute baignée, tout imprégnée de contemplation. « Les hôtes, écrit-il, ne me laissent pas un moment ; nous en avons tous les jours à souper, coucher, déjeuner. J'ai entre soixante et cent visites par jour... » Depuis Nazareth il souhaitait le martyre, mais il ne pense pas que le moment soit venu d'aborder le Maroc. Patience !

Soudain, une piste imprévue se présente à lui. Avec la soumission des Touareg du Hoggar à la France, un domaine interdit est maintenant accessible aux confins du désert, domaine le plus mystérieux de tous. A cet appel l'âme de Charles de Foucauld ne résiste pas. Sans doute pourra-t-il, là-bas, célébrer que rarement, faute de servant ; sans doute sera-t-il douloureusement frustré dans son amour de l'Eucharistie et des longues heures d'adoration devant l'Hostie consacrée. Il sera seul chrétien, seul prêtre au milieu des étrangers : mais il faut que ces étrangers deviennent des Frères.

Après un long voyage aux mille détours, le Père arrive, le 13 août 1905, à Tamanrasset, dans le vif d'un pays de chaînes sauvages, véritable Massif central du Sahara. Là habitent de redoutables guerriers au cœur non moins abrupt que leur contrée, sise au meilleur point stratégique du désert pour attaquer les caravanes. Tamanrasset se trouve sur un long plateau de plus de 4 000 pieds d'altitude, où tout le jour, le soleil brûle. J'ai lu que des millions de mouches tourbillonnaient dans la minuscule oasis, et qu'un vent violent les chassait chaque jour entre midi et trois heures. La nuit, précise-t-on, des milliers d'étoiles brillaient dans le ciel sans nuages. Un silence infini régnait sur les solitudes.

Encore une fois, le Père de Foucauld n'est pas venu pour jouir des délices même de cet austère silence. Il y a très peu d'habitants fixes, une vingtaine de pauvres huttes de cultivateurs disséminées sur un espace de près de deux milles de distance, mais beaucoup de monde

dispersé sous les tentes des environs. Dans son double exil de prêtre et de chrétien, Foucauld, cependant, exulte : près de deux millénaires après la venue du Christ, le Sacrifice divin va être enfin présent par la messe au cœur du Sahara et du peuple touareg.

Mais cette prise de possession coûte cher. En mai 1906, moins d'un an après l'arrivée du Père, Paul, son domestique noir, le quitte. Cette défection prive en même temps le Bienheureux des privilèges du sacerdoce. Non seulement il ne peut plus célébrer la Sainte Messe qu'à de rares occasions (une fois, son attente dure six mois), mais lui, je le répète, qui passait des heures prosterné devant le Saint Sacrement à Nazareth, lui qui communiait tous les jours depuis sa conversion, le voici sevré du pain et du vin sacramentels, voire de l'ineffable réconfort de vivre à proximité de la Sainte Réserve. En 1907, pendant toute la nuit de Noël, il veille seul dans la chapelle vide. Mais ces vigiles solitaires, pourtant si chères à son esprit d'oraison, Charles les paye d'une multitude de journées mouvementées, envahies, *données* ! Même la vie médiocrement érémitique de Béni-Abbès, le Père de Foucauld doit la sacrifier ici à l'urgence d'une autre mission. A Tamanrasset, il n'y a donc plus du tout de clôture : son ermitage est si petit que, quand les gens arrivent et poussent la porte, — or ses visiteurs sont légion ! — ils le voient aussitôt. Ce solitaire, ce silencieux, ne s'est ménagé aucune possibilité de retraite pour l'étude et la prière ; il est à tout instant à la disposition de tous, et tous en usent aussi souvent qu'ils le désirent. Il n'a, disait quelqu'un, ni portier, ni horaire de parler.

Trappiste, il vivait dans le silence ; au fond du désert, il parle longuement et de la vie profane, mais dans ce flot de paroles qui le relie à un peuple étranger, *un immense silence intérieur est suspendu* : « Celui qui lui tient plus que tout au cœur n'est pas nommé, ne peut pas être nommé ». Il écrit sur les entrefaites : « Causer, donner des médicaments, des aumônes, l'hospitalité du campement ; se montrer frère, répéter que nous sommes tous frères en Dieu et que nous espérons être tous un jour dans le même ciel, prier pour les Touareg de tout mon

cœur : voilà ma vie ». Premiers pas indéfiniment recommencés, pour aller plus loin⁹. « D'abord préparer le terrain en silence, par la bonté, un contact intime, le bon exemple ; prendre le contact, se faire connaître d'eux et les connaître ; les aimer du fond du cœur ».

Préparer le terrain *en silence* ? Tout Charles est là. Aux malades il donne des remèdes ; aux pauvres, de l'orge ; aux femmes, des aiguilles ; il tient jusqu'à leur apprendre à coudre. Lui-même, à cinquante-cinq ans, ira quérir en France des leçons de tricot pour enseigner aux indigènes à réparer leur tentes. Dans cet investissement de tout l'être, d'une âme tout entière accaparée, crucifiée par les exigences de l'apostolat, que devient le silence du Serviteur de Dieu, alors que, même pour les heures de prière, il ne reste presque plus de temps à celui-ci sans rogner sur ses nuits déjà tronquées des deux bouts par les œuvres ? Ce silence est sauf, plus altier, plus inaltérable que jamais. Chez cet homme, la richesse de la vie d'adhésion à Dieu et la continuité du recueillement furent telles que le Père de Foucauld peut déclarer : « Je ne suis plus seul ». Une de ses cousines, qui passa quelques jours auprès de lui en 1913, lors du dernier voyage en France, raconte comment le Père Charles était toujours profondément absorbé dès que tombait la conversation. Quand elle lui adressait la parole, il répondait humblement, avec un sourire délicieux, mais elle avait l'impression qu'il vivait dans un autre monde, perdu dans la contemplation des choses célestes¹⁰.

Que n'a-t-on pas écrit à la louange des vertus du Père Charles de Jésus ? Ses biographes ont exalté à qui mieux mieux son renoncement, sa charité, son humilité, sa souveraine indifférence à tout, doublée d'un abandon absolu aux voies de la Providence ; et ces gens ont raison. Mais je tenais à considérer surtout qu'au point de départ de cette grande vie, qui est peut-être la plus belle fleur de la spiritualité de notre siècle,

9. Cet ermite poussera la folie de la croix jusqu'à se faire nomade avec les nomades ; à plusieurs reprises, l'apôtre va même en France, toujours à la recherche des compagnons qu'il espère et que la Providence persiste à lui refuser. C'est seulement après la mort de l'ascète que le grain tombé en terre germera.

10. *Nouveaux écrits spirituels de Charles de Foucauld* (Avant-propos par le R. P. COUDRAY, des Pères Blancs), Paris, Plon, 1950, page X-XI.

il y eut le silence, une mystique personnelle du silence. J'ai voulu reprendre l'expression de M. Daniel-Rops, à savoir qu'« au cœur du silence, la solitude méditative du Père de Foucauld est un exemple, et qu'elle apporte le plus pertinent des témoignages »¹¹.

Ne nous y trompons pas d'ailleurs. Quand les Sénoussistes en révolte, par un soir sans lune de décembre 1916, pénétrant comme des assassins dans le borj du Serviteur de Dieu, vinrent trancher le fil de cette riche vie, c'est en victime amoureusement offerte (nous n'avons pas encore le droit de dire : martyr) que le prototype même du silence reçut le coup de grâce. Ce silence accueillit la mort à genoux.

Contre un monde qui a perdu la notion du silence, s'il l'eut jamais, le témoignage rendu par le Père de Foucauld il y a un quart de siècle, et celui que rendent aujourd'hui les Fraternités du Père de Foucauld, témoignages silencieux entre tous, ainsi qu'on l'a signalé, élèvent *la plus valable des protestations*. Le petit Frère, la petite Sœur du Sacré-Cœur de Jésus, en effet, ne font pas de prosélytisme¹² ; *leur charité de présence, leur joie et leur crucifixion insèrent comme matériellement, presque à la manière d'un sacrement, la présence du mystère chrétien* dans la société moderne trop souvent déspiritualisée¹³. « Au lieu, dit encore le R. P. Robert Rouquette, de tisser un sentiment d'infériorité, au lieu d'abandonner la lutte sur eux-mêmes, joyeux de n'être pas un type idéal d'homme, continuant avec héroïsme un effort intérieur dont le résultat n'est pas trop visible, combien de pauvres prêtres (et de pauvres laïcs) peuvent, dans leur Hoggar intérieur et extérieur, vivre ce témoignage de la présence ! »

11. Fragment de quelques lignes inédites qui paraissent ce mois-ci dans *L'Appel des Cimes*, petit organe des Cercles Charles-de-Foucauld.

12. Il ne faut pas confondre ces Fraternités, instituts religieux, avec les Cercles Charles-de-Foucauld, associations laïques libres ayant pour but immédiat la diffusion du message du Bienheureux ; le but éloigné de leurs séances d'étude est de favoriser la cause de béatification de Charles de Foucauld, qui a déjà franchi les deux premières étapes de l'introduction en cour de Rome. Quant aux Fraternités, elles sont sur le point d'essaimer de France au Canada : bientôt, des Petites Sœurs de Jésus se proposent, notamment, d'implanter une fondation chez les Esquimaux.

13. R. P. Robert ROUQUETTE, S. J., dans les *Etudes*, janvier 1952, pages 103-104.

LA VOCATION DU SILENCE

Le silence n'est pas seulement l'apanage et la responsabilité d'un Charles de Foucauld et de ses disciples, voire de quelques âmes contemplatives ; il est la vocation et le devoir sublime de chacun de nous. Malheur à qui l'abdique, sous prétexte d'affaires, de voyages, de relations, de journaux, des livres ! Car même si l'on réussit parfois à faire taire hommes et livres, et que l'on soit extérieurement seul, a-t-on pour cela le silence ? Qu'est-ce, au contraire, cette loquacité intérieure dont parle un théoricien de la vie spirituelle : loquacité des vaines pensées, des désirs inquiets, des passions, des préjugés plus redoutables du siècle, qui nous porte et nous inspire à notre insu ? Trop souvent, hélas ! l'âme contemporaine, quelle que soit la mesure de dégagement qu'elle s'impose ou prétend créer autour d'elle, reste intérieurement dans la dissipation, l'agitation, l'indigence, la sécheresse et le bruit.

Pour l'édification de ceux, autour de nous, qui ont à cœur l'avenir de la pensée, sinon le triomphe des valeurs spirituelles et de la sainteté ; pour la consolation des âmes à qui l'avènement prochain de la simple télévision par exemple, dans un univers trépidant en somme, donne une sensation de vertige, prions, afin que, par l'intercession de Charles de Foucauld — ce serait le plus extraordinaire des miracles ! — les rares citadelles du silence qui ont tenu bon jusqu'ici parmi nous restent debout. Et qu'en son for intérieur toute chair puisse trouver un refuge contre les assauts tonitruants de la géhenne !

J'attache tant de prix au silence, la Vérité étant ce qu'elle est, c'est-à-dire, douée d'une force d'éclatement sourd et de rayonnement irrésistible ; Dieu Lui-même, le Christ, l'Eglise prisent tant le silence, dans les Saintes Ecritures et le Livre, aussi sacré, des vies de Bienheureux, que j'y découvre presque des promesses d'éternité. A n'en pas douter, quiconque sait encore, le soir, au sortir des bureaux ou de l'usine, faire silence et se recueillir dans son cœur, peut continuer d'espérer, quoi qu'il advienne, voir un jour le Salut de Dieu.

Jeannine BÉLANGER

La susceptibilité de l'écrivain

D'où vient un sujet aussi peu orthodoxe ? Ainsi coïncé entre la littérature, la pathologie et la psychiatrie et qui, détaché de l'une se raccroche aussitôt à l'autre ?

De simples faits divers. De l'emprisonnement du tendre conteur René Benjamin et de l'impétueux journaliste Henri Béraud, tous deux accusés « d'intelligence avec l'ennemi », le cas de Béraud étant aggravé « d'anglophobie... en pleine guerre », comme devait le souligner Mauriac accouru à sa défense, dans un article du *Figaro*.

Le sort commun de ces êtres dissemblables faisait ressortir entre eux d'étranges affinités. Des essais récents me les révélaient unis par une identique susceptibilité, en l'occurrence au plus haut point éprouvée, avouons-le, mais que la suite des événements devait démentir.

Ces deux écrivains de renom avaient subi presque simultanément l'attaque directe surtout dirigée contre les brasseurs d'idées ; ils avaient emporté, pour tout bien, dans la solitude écrasante de leur prison, le doute, l'agonie du doute. Doute de l'amitié à laquelle ils allaient devoir leur salut, doute de la pitié humaine, doute appréhensif de soi reporté sur le frère créé à la même image, sur l'homme n'ayant encore eu à souffrir que la menace à sa liberté.

Tous deux sauvés du déshonneur et de l'exécution grâce à la sollicitude de leurs amis et doutant de l'amitié, tous deux tremblant, au sortir du cachot, de ce cauchemar dont la hantise ne les quittait pas.

Ils avaient été pénétrés d'un sentiment de complet abandon alors qu'ils n'étaient pas abandonnés et tous deux demeuraient fébriles, non pas de la crainte d'un sort fatal, mais de cette susceptibilité qui envenime la vie, la société, la politique et qui se traduit, lorsqu'elle a atteint ses pleines proportions, par l'intrigue, la haine et le chantage.

Bête hideuse, qui n'a dans son aspect primitif que la taille de l'insecte minuscule, à peu près imperceptible, mais qui se développe sans

LA SUSCEPTIBILITÉ DE L'ÉCRIVAIN

limites et consomme sans merci les qualités du cœur, les élans supérieurs de l'âme. Virus qui épuise et corrompt et finit par détruire.

René Benjamin, Henri Béraud, cela se passait à Paris, durant la guerre, la seconde des grandes guerres de notre génération. C'est loin. Et parler de la susceptibilité de l'écrivain, ici, où tout le monde se mêle d'écrire, c'est agiter une corde dans la maison d'un pendu, c'est se la passer autour du cou.

La susceptibilité de l'écrivain...

Reliquat de l'affinement de la sensibilité chez celui qui s'évertue à penser pour nous, à sentir avec nous, qui adopte notre souffrance, qui partage notre sentiment de l'amour, afin d'adoucir notre solitude : la solitude humaine.

La susceptibilité... Réaction en quelque sorte irresponsable, qui tient du tempérament et à peine de la raison, qui se manifeste sous des formes changeantes ; disposition également pénible à celui qui en est le sujet comme à celui qui en est l'objet. Défaillance qui diminue les plus beaux esprits et qui tantôt suscite l'action ou le renoncement héroïques, tantôt fait émerger la tête horrificante de la rancune ou de la vengeance.

Susceptibilité de l'écrivain...

Fierté ? Vanité ? Débilité ? Folie de la persécution ? Oui, de la persécution ; soit, folie résultant d'une cause déterminée mais folie quand même.

Drôle de thème que celui de cette trame de la susceptibilité, plus facilement discernée chez l'écrivain parce que l'écrivain se démasque volontiers, parce qu'il donne son âme et trahit ses plus secrètes agitations. Avec quel degré de franchise ? de générosité ? d'abandon ? Qu'il n'en soit pas question pour l'instant.

Des analyses plus captivantes sollicitent l'intelligence : *L'écrivain catholique et la part de vérité qui lui est concédée* ; *Sartre ou le danger d'infection d'une plaie ouverte* ; *La femme maître du maître ou source directe du génie littéraire*, ou *L'illusionnisme chez Sartre*, ou encore

Mœurs parlées et mœurs vécues... mais, à ces données d'envergure se substitue un sujet de moins belle allure plus brièvement traité.

Voici, démêlés, certains réseaux confus du succès de littérateurs mieux connus de nous, de simples linéaments de leur inspiration ou des particularités de disposition, d'attitude, de comportement qui ont maintenu leur vogue plus efficacement que le plus hardi talent.

Le phénomène caché, personnel, est le tremplin de la réussite des maîtres connus et inconnus de la littérature. L'activité dramatique capte plus aisément l'attention que l'initiative savante et l'incident qui fait jaillir l'inspiration attise la curiosité du biographe amateur, qui voudrait le trouver inscrit au frontispice de l'œuvre et en déchiffrer l'énigme d'un mot arraché violemment à l'auteur, au maître pour qui cette source est depuis longtemps perdue dans le flot de la production.

Flash !

A quel moment avez-vous été envahi par le feu sacré ?

Flash !

Quels sont les auteurs qui vous ont le plus influencé ?

Et le journaliste André Laurendeau, qui marche à pas comptés dans le monde de la culture, brosse un tableau détaillé, rend un compte exact de l'instant précis où, par l'opération de l'esprit, la lueur vint illuminer la nuit de son entendement ; et, Robert Elie, sorti tout récemment de l'ombre pour entrer de plain-pied dans l'éblouissement de l'intellectualité mondaine, bafouille le nom de Delly.

Et ils croient avoir dit la vérité, toute la vérité, rien que la vérité. Et avec beaucoup de courage, puisque l'un divulgue cette flamme mystérieuse du cœur et l'autre cite le nom d'un romancier que la majorité s'empresse de rejeter, parce que la lecture de ses ouvrages romanesques coïncide avec l'éveil du malaise qui évoque la sentimentalité et qui, plus tard, s'appelle l'amour ; malaise de l'âme et de la chair, malaise gênant pour les deux pudeurs : pudeur morale et pudeur physique.

Sans doute André Laurendeau a-t-il aussi lu Delly avec émoi, sans doute Robert Elie a-t-il aussi perçu ce choc de la subite vision nette de

son âme ; mais, chez Robert Elie, peut-être cette vision fulgurante de son moi intérieur eût-elle été nulle sans l'atteinte première que lui porta le romancier populaire.

Ce rôle extraordinaire de l'écrivain de moindre classe, sciemment ou non repoussé au fond de la mémoire, n'a évidemment d'importance que dans la mesure où il aiguillonne le génie.

C'est le rôle extraordinaire joué par Zénaïde Fleuriot dans la vie de François Mauriac et par Marjorie Bowen dans celle de Graham Greene, le romancier d'Angleterre dont les ouvrages sont les plus lus et les plus achetés, l'un n'ayant rien à voir avec l'autre et cette préférence outragante du public étant une des principales causes de susceptibilité, chez ceux qui courent à l'honneur en évitant les tâches ardues et la souffrance qui, on doit le reconnaître, ne rapportent pas toujours leur dû. Ne fut-il pas déclaré, à la mort de James Joyce, qu'il fut l'auteur le plus lu mais le moins achalandé ?

Chose étrange, la femme, à la fois vase de dévotion, vase d'iniquité et vase d'honneur, préside à l'incarnation de l'artiste comme à celle du Verbe.

Toute l'œuvre de Mauriac — et c'est lui qui le confesse, avec une franchise vite réprimée par une discrétion honteuse — émane, pourrait-on dire, des *Pieds d'argile* de Zénaïde Fleuriot, ou plus exactement de celui de ses romans qu'elle intitule *Les Pieds d'argile*, roman de la *Bibliothèque rose*, mais dont je ne dirais pas qu'il est un ouvrage pour enfants, non plus qu'inoffensif, et pourtant jugé tel.

Inoffensif ? le roman qui a engendré l'œuvre noire de Mauriac et parsemé de chevelures flamboyantes et de taches de rousseur toutes celles qui en découlent ou presque ? Inoffensif ? cet ouvrage qui est à l'origine du courant opaque de la littérature contemporaine ?

Roman écrit par une femme, aux ouvrages nombreux, qui ont été beaucoup lus, mais qui ne sont jamais parvenus au plan universel.

De cet ouvrage, que l'on voudrait sans conséquence, Mauriac emprunte également le geste de reniement qui détourne ses héros du Christ.

bien qu'ils ne doutent point, mais qui veulent secouer son joug, quitte à lui quémander un pardon divin, à l'article de la mort.

Mauriac a transposé sur le plan universel le drame conçu par la femme-auteur. il lui a appliqué la touche qui dénote le génie, qui subjugue et soumet le cerveau peu enclin aux déductions.

Graham Greene, trônant au sommet de la gloire et de la fortune, contraint, par son honnêteté naturelle, à dévoiler la source directe de son génie littéraire, peut s'accorder le luxe de révélations intimes. Le romancier anglais converti au catholicisme a, lui aussi, trempé sa veine par la lecture ardente d'un auteur féminin : Marjorie Bowen.

Du roman de cape et d'épée de son compatriote : *The Viper of Milan*, Graham Greene a tiré le noir et gris qui est la teinte de l'âme humaine vue des yeux humains et qui, aujourd'hui, nuance son œuvre entière.

Ayant découvert le livre de Marjorie Bowen au cours de son adolescence tumultueuse, Greene devait en déguster l'écriture, s'astreignant à la décalquer sans relâche. Il devait extraire de cet ouvrage la formule abstraite qui lui permettrait de transposer le péché dans le concret, mécaniquement, par la seule faculté de son génie individuel, dans son époque et dans son milieu. Comme Mauriac, il devait élever au plan universel la conception de la brillante romancière.

Mais que faut-il donc pour assurer à l'œuvre un caractère universel ? Renvoyons à de futurs essais la réponse complète à cette immense interrogation.

A des substances riches mais élémentaires, les deux célèbres romanciers ont allié leurs propres souffrances. Greene est un névrosé. Mauriac n'est pas éloigné de l'être. La popularité de ces écrivains dont l'œuvre parcourt toute la gamme, de l'abject au sublime, semble répugner à leurs admirateurs ou à leurs disciples ; mais ils ont davantage souffert et méritent davantage d'être entendus, d'être écoutés : ils ont payé le prix de l'estime.

LA SUSCEPTIBILITÉ DE L'ÉCRIVAIN

Je cite des noms étrangers, un seul de nos écrivains ayant eu l'effronterie de se réclamer de maîtres et de maîtres canadiens, au grand amusement général. Ai-je besoin de mentionner lequel de nos écrivains se livre à ce dévergondage fantasque ?

Voilà bien, dans cette honte des sources d'emprunt tardivement admises, où la susceptibilité de l'écrivain apparaît d'abord.

Le mot susceptibilité comporte ici ses deux sens. Son sens initial : capacité à recevoir des impressions, et son sens figuré : disposition à se choquer trop aisément, car si je parle de susceptibilité, c'est au sens devenu commun dans notre langage de tous les jours et qui est de se froisser de tout sans raison.

Presque tous les écrivains illustres, je n'ose dire tous, les uns ayant su faire disparaître leurs brouillons et se soustraire aux enquêtes scabreuses, accusent par leur œuvre une évolution progressive, nourrissent une saine horreur des retours en arrière et redoutent, justement, les spéculateurs qui extirpent, de quelque vieux carton, l'ébauche grossière que l'artiste n'a pas eu le loisir de supprimer et l'accolent au feuillet génial de l'œuvre mûrie et parachevée.

Débuts d'écrivain inégaux et faibles, où la force de la pensée ne s'élève pas au niveau de l'inspiration. Phénomène naturel de l'avance tâtonnante, au sein de voies multiples et également attirantes, dont les ramifications finissent par se joindre, à un point désigné, auquel il importe de se rendre.

C'est le contraire de ce phénomène naturel qui se produit chez le romancier et essayiste canadien Robert Charbonneau, poète aussi, qui, du *Prologue* de son premier roman : *Ils posséderont la terre*, prologue cahoteux mais extrêmement fort, passe à *Fontile*, roman émoussé, lisse et sans perspective, sous l'influence tacite peut-être mais indéniable de quelque volonté étrangère animée d'un zèle factice.

Déplorable susceptibilité à la critique, néfaste à son œuvre. Robert Charbonneau, en dépit de sa solide instruction et de ses études personnelles très poussées, amoindrit sa pensée en se pliant aux lois rigides de

l'écriture : il a besoin de les piétiner avec une certaine sauvagerie et d'en reconstituer des matériaux neufs, dans des chantiers ouverts.

Ainsi se présentent, dans la vie de tout écrivain, des propositions secondaires par leur nature, capitales par leurs conséquences, auxquelles il doit s'arrêter, devant lesquelles il doit prendre parti.

Le choix commande dès le début de l'apprentissage, car apprentissage il y a en littérature et surtout en écriture, le génie ne surgissant soudain que dans les contes de fées. Apprentissage long et aride et donc discipline que s'impose, pour sa propre formation, l'écrivain qui aspire à exercer l'influence toute-puissante de la plume.

La plume est toute-puissante et, pour celui qui pense, rien n'est insignifiant. Le mot lancé tout petit par Victor Hugo a grossi, grossi, grossi. Il assume des proportions gigantesques, il inspire une terreur à rien comparable.

Importance de la plume et donc de l'écrivain.

Il y a bien les penseurs et les écrivains qui se maintiennent à la surface de la réalité, qui en épaississent simplement la couleur ou en retracent les lignes rudimentaires. Leurs ouvrages fourmillent de minuties techniques ou matérielles, dont l'accumulation intentionnelle fascine l'imagination du dilettante, mais qui échappent ensuite à la mémoire et trompent la réflexion ou font la jouissance des érudits massifs.

Mais je pense surtout aux romanciers, qui ne sont pas toujours les écrivains les plus fameux, parce qu'ils stimulent à un si haut degré la conscience humaine, et même les romanciers de basse catégorie, précisément parce qu'ils abordent la vérité.

La vérité...

Tout est vrai.

Oui, tout est vrai. Mais au cœur de cette vérité confuse, l'écrivain cherche la grande vérité, la vérité synthétique, qui se nomme le principe.

L'inspiration tyrannique est assez rare. Ses principes, l'écrivain les choisit après délibération. Il ne les choisit pas par goût ; il les choisit en raison des exigences de l'humanité, luttant contre ses dispositions intimes,

LA SUSCEPTIBILITÉ DE L'ÉCRIVAIN

obligeant son esprit à l'objectivité, infligeant parfois de cruelles torsions à son âme, afin de ne pas dévier de la route où il s'est engagé et où il sait qu'il vous entraîne.

L'écrivain choisit ses auteurs.

Il leur voue sa reconnaissance.

Il les renie.

Il tâche à renflouer les vérités éternelles. Il plonge dans les abîmes de la pensée. Il soulève des vagues de fond.

Quelle audace ! Quelle responsabilité !

Toute vérité, si minime soit-elle, est éminemment dangereuse à manier. On n'effleure pas la vérité sans attaquer le mensonge d'autrui, sans exagérer l'erreur innocente, sans exposer le côté vulnérable de sa propre nature, sans prêter flanc aux pires attentats et jeter dans la panique le monde chancelant.

Pratique dangereuse que celle de la recherche de la vérité ; qui peut précipiter tous les assauts, qui peut déclencher tous les opprobres, qui peut conduire loin à travers bien des désastres, qui peut conduire jusqu'au crucifiement : la vérité vraie, celle à laquelle chacun tend, pure même sur les lèvres souillées, éblouissante même dans les regards chassieux.

La vérité ne s'approfondit pas sans souffrance, sans drame humain. L'unité de l'œuvre n'apparaît pas immédiatement toute claire mais plutôt comme l'éclatement d'un atome, aux répercussions moins faciles à contrôler que celles de l'explosion atomique.

A certaines heures déterminées de son existence, l'écrivain sérieux, qu'il le soit par souci professionnel ou par ambition, se trouve en face de décisions graves à prendre et qui, dans un sens ou dans l'autre, l'emmailent pour la vie : prélude de sa petitesse ou de sa grandeur, présage de sa médiocrité ou de son génie, aucun moyen terme n'étant offert à celui qui s'aventure à penser pour autrui ou qui, sacrifiant sans remords l'idéal dont il s'est frauduleusement fait l'arbitre, s'applique à déformer l'opinion.

Contrairement à ce que ferait croire les déclarations longuement prévues d'intellectuels scrupuleusement éduqués, le choix initial, qui date de l'adolescence ou qui s'attarde aux impressions vives de l'enfance, vise plus souvent des êtres ou des choses qui, dans l'ordre de l'esprit, occupent un rang inférieur.

L'écrivain organise lui-même la destinée qui lui sera particulière ; il s'enfonce par étapes lucides dans sa propre personnalité : il peut s'en délier parfois, il ne s'en affranchira plus. Il trace sa propre ligne d'indépendance. Elle est quelquefois ténue. Elle est toujours discernable à l'œil observateur, et celui qui écrit se classe par le mot, entité suprême qui revêt les teintes indélébiles de son caractère.

L'instrument inaliénable du mot garantit à l'écrivain la liberté de parole dont on peut dire que, si elle n'est pas positive, elle est néanmoins incontestable dans sa forme négative, nul ne pouvant insuffler à l'homme, libre dans sa nature, un état d'esprit qu'il ne sanctionne pas, nul ne pouvant le faire adhérer contre sa nature à la proposition qui contredit sa pensée.

L'écrivain choisit entre la servitude, point de départ de l'avilissement ultime, peut-être de la déchéance, certainement du dégoût de soi-même, et la lutte ouverte et la solitude, divine ou amère, selon l'individu.

L'écrivain est responsable de l'influence de son œuvre. Il doit posséder son métier et connaître le poids de ses écrits, il doit peser les conséquences de ses paroles. Il n'a pas le droit de vivre d'intentions. Je parle de l'écrivain engagé, mais sans jouer sur le terme auquel je donne son sens net et permanent et non pas le sens provisoire d'une terminologie de propagande.

L'autre, l'écrivain qui n'est pas engagé, qui n'est pas lié à son œuvre, celui qui n'a de principes que ceux de revendications sociales ou qui sert sa politique du moment, mérite à peine de vivre sinon par l'ampleur des débâcles qu'il déclenche.

L'écrivain laisse, en fin de compte, le masque qu'il s'est lui-même

LA SUSCEPTIBILITÉ DE L'ÉCRIVAIN

modélé et ce masque, repoussant ou magique, le hantera sans doute dans les enfers ou éblouira les cieux pour l'éternité.

Et toute la postérité en reconnaîtra l'empreinte.

La postérité, c'est encore préoccupation de grande âme. Mais, la petitesse, qui étrangle, quand le courage partout ailleurs domine, doit beaucoup ressembler à un enfer qui n'a pas encore été décrit.

Source de haine et de persécution que celle de l'opposition de principes, de politiques, de tendances. Source de susceptibilités funestes. Défi à l'écrivain de céder au désir de représailles, en petit puis en grand. Source d'écart entre l'écrivain dont l'œuvre repose sur une base solide et celui dont la plume sert aux usages courants ; jauge de la différence entre le grand écrivain, l'écrivain universel, et l'écrivain embrigadé que René Garneau mentionne, dans un article de philosophie laborieusement vulgarisée, paru dans *La Nouvelle Revue Canadienne* de septembre-octobre 1951.

Ecrivain libre. Ecrivain vendu. Tous deux pouvant offrir des preuves de génie. Et, parmi les écrivains vendus, celui qui se vend à la cause noble de ses principes et celui qui se vend à toutes les causes, en commençant par les plus payantes. Et, parmi les écrivains libres, celui qui se refuse au service de principes ennemis de ses convictions et celui qui se refuse simplement à participer.

Le jeu des idées, qui nous étonne à l'étranger, il se poursuit chez nous, sur une petite échelle, si l'on calcule par unité, sur une échelle impressionnante, si l'on s'en tient au nombre de personnes englobées. Partout et de tout temps les écrivains de tout acabit ont été la proie d'attaques virulentes, d'internements, d'exécutions capitales et, par conséquent, duperies, propagande maladroite que celle qui soutient que ces conditions ne peuvent se répéter au Canada.

Coups perfides, fausses promesses, défaillances inexplicables, auxquels l'écrivain convaincu doit répondre par le détachement et par l'admiration de l'effort accompli par l'adversaire et l'indulgence, en songeant au côté humain de la nature de celui qui provoque.

Conspiration du silence, réputations faites, surfaites, défaites à la convenance d'intérêts particuliers. Valeurs dispensées à la piastre, par des cyniques ou des lâches. Cahot d'où sortira la vérité, coûte que coûte. Mépris injustifiés qui tourmentent la susceptibilité de l'écrivain instable, en butte à l'ignorance du lecteur médiocre ou mal intentionné qui a, quand même, lui aussi, sa propre conscience et sa propre liberté d'esprit et en use bien mal parfois : celui qui lit sans penser, avide de satisfaire un goût superficiel de descriptions légères, de dialogues faciles, de paysages peu troublants.

Ajoutons que si le lecteur banal ruine ou entretient la popularité de l'écrivain, à faux, c'est le lecteur sérieux et intelligent qui fixe la pensée de l'auteur pour les générations à venir.

A la dernière page d'un des premiers romans d'Edouard Peisson, officier de marine enlevé à la mer par la cécité ou la presque cécité, écrivain français estimé et prude, ouvrage dans lequel il expose avec la réserve émouvante qui le caractérise la solitude du marin ou *Le malheur d'être seul*, j'ai lu des mots comme ceux-ci : « dégoûtant, répugnant... »

Des affres de cette solitude, le lecteur indigne n'avait rien saisi ; de cette détresse ignorée à terre, le lecteur puritain n'avait retenu que les sobres manifestations de l'instinct réprimé et en avait repeint le tableau aux couleurs de son imagination pervertie.

Le lecteur ordinaire, au cri jailli spontanément d'une longue torture, d'une contrainte aux sursauts redoutables, ou averti de telle déclaration officielle et catégorique, se contente de pointer le sourcil ; il discute peut-être un peu, mais son cas est promptement réglé par les moyens les plus directs et les moins onéreux. Il incombe à l'écrivain — philosophe, moraliste, politique ou théologien ou romancier, — d'élucider le problème universel.

Et qu'est-ce que cet acharnement à douter que la pensée puisse vivre ici autant qu'ailleurs ? Comme si l'écrivain canadien avait failli à ses promesses.

Failli à ses promesses ? Parce que la grande tragédie canadienne n'a pas éclipsé la grande tragédie grecque ? Mais, non. Il tient plutôt des promesses anticipées. Et, alors, pourquoi ne pas vivre en état d'enthousiasme et d'espérance d'avance comblée ?

Pusillanimité, ignorance, tromperie que de prétendre que l'humanité de notre pays diffère de celle d'autres pays, que la fraude n'existe pas chez nous, que la haine n'y est pas rampante. Et pourquoi proclamer avec insistance que des êtres de chair et de sang ont vécu sans souffrance, sans pensée, parce qu'ils ont vécu chez nous ?

Guy Sylvestre a pu faire remonter sa chronologie du roman canadien à 1837, au lendemain de la conquête, tout juste le temps d'en redresser le désordre. Et j'affirme aussitôt qu'aucun des romans conçus alors et depuis n'a bénéficié d'une étude dépassant le commentaire, pas le moindre de ces ouvrages chronologués n'a reçu l'hommage d'une analyse littéraire complète du fond et de la forme et j'ose inclure les thèses qui sont un ramassis de citations et, dans le domaine littéraire, essentiellement dépourvues d'originalité, de sens des valeurs, de qualités vitales.

Recensions, chroniques, où s'entrecroisent des idées en somme très générales, qui touchent peu à l'œuvre même, qui évitent surtout les véritables connaissances littéraires ; comparaisons de faits, appositions de mots qui résument le jugement littéraire : défauts, qualités, qualités, défauts.

Fantômes sans traits et sans vie que les noms alignés dans nos chronologies littéraires. A croire que le drame de l'amour, de l'aversion, de la rivalité et du désespoir n'a pas marqué ces êtres atrophiés d'inertie ; ou, à défaut de ces passions qui frappent au cœur ou à l'âme, celui de la concupiscence, de la domination, de la trahison qu'alimente la cupidité.

Enumération d'êtres sans âme et sans visage. Dites, est-ce vrai que ce monstre privé de tout attribut humain est l'image de notre littérature ?

La souffrance, le harcèlement du quotidien auraient épargné nos écrivains ? Et les écrivains de tous pays n'ont jamais intéressé tant par leur génie que par l'agitation insidieuse qui les a bouleversés : la con-

version vacillante de Claudel, la femme noire de Baudelaire, les manies de Proust, les aventures scandaleuses de Byron et de Greene, l'épilepsie de Dostoïevski.

N'est-ce pas tout ce qui manque à notre littérature que d'exhumer cette plaie secrète, ou la certitude d'une hostilité aux raffinements aigus, rongéant la vie apparemment sans heurt de ceux qui nous ont précédés ? Nous n'avons pas non plus d'histoire, nous n'avons pas d'artistes, avant que des âmes de bonne volonté se mettent à les découvrir.

Belle polémique à susciter, belles susceptibilités à ramener au jour en dépouillant : Séraphin Marion, Victor Barbeau, René Garneau, Guy Sylvestre, Pierre Daviault, qui consacrent le meilleur de leur temps à cette littérature dont ils s'obstinent à nier l'existence.

Nous n'avons pas de littérature, nous n'avons pas d'histoire de la littérature, mais nous avons des origines littéraires, des chronologies littéraires ; nous avons une académie perpétuelle, des anthologies d'écrivains et de poètes canadiens, des pamphlets et des opuscules sur le roman canadien, des docteurs ès-lettres canadiennes et des thèses sur la littérature canadienne, une commission canadienne des lettres, d'innombrables sociétés et conférences, chroniques et travaux sur la littérature canadienne, par des écrivains canadiens primés, décorés, acclamés, traduits, vendus ; des œuvres honorées au Canada et à l'étranger, autant de critiques que d'apprentis-journalistes, des lettres canadiennes d'autrefois, une phase romantique, un précurseur du romantisme, des humanistes au XIX^e siècle...

Mais nous n'avons jamais su quel rôle le précurseur du romantisme avait joué dans l'œuvre d'Emile Nelligan ou de Rina Lasnier, nous n'avons jamais su en quoi il avait annoncé Roger Lemelin, Gabrielle Roy ou Germaine Guèvremont.

Que faut-il donc de plus, sinon accepter l'ébauche qui contribue à l'élaboration et de l'histoire et de la littérature canadiennes ?

C'est par la bonne volonté des critiques et par leurs connaissances sûres et objectives que les littérateurs grecs et latins se sont situés dans le

LA SUSCEPTIBILITÉ DE L'ÉCRIVAIN

temps en permanence ; leurs ouvrages, comme ceux d'aujourd'hui, ont excité bien des controverses avant d'être immortalisés.

Les Grecs et les Latins sont demeurés grands parce qu'ils ont imprégné leur œuvre de philosophie, d'humanisme conscient. Et c'est aussi par sa philosophie que l'œuvre canadienne obtiendra droit de cité.

L'œuvre canadienne, si elle est en tout sérieuse — j'entends l'œuvre de création, afin de limiter le champ des considérations — est baignée de trois cultures : française, anglaise et américaine, dans l'ordre précité. Il ne suffit donc plus au critique qui l'évalue d'avoir côtoyé quelques auteurs classiques : sa science, comme celle de l'écrivain, est vaine si elle n'embrase l'universel.

Si le chroniqueur — j'ignore à dessein le critique, qui serait formé à son métier très spécial et qui, familier des règles austères du fond et de la forme et reconnaissant la racine technique de l'œuvre originale, ne pourrait s'y tromper — je dis donc : si le chroniqueur ou recenseur recueille, dans un ouvrage canadien de poésie, de prose ou d'éloquence, mieux, dans une protestation instantanée : « Je souffre, je meurs, vous m'avez tué... », il n'y voit rien qui évoque les effets oratoires d'un Bossuet ou l'appel retentissant des tragédies de l'antiquité, il n'y voit pas le génie naturel d'un dramaturge né ou d'un tribun appelé à soumettre les foules, mais l'exclamation avortée d'un écrivain qui manque de souffle, qui ne peut composer une phrase complète, qui n'a pas le sens de ses propres tribulations.

Cette lacune du cœur et de l'imagination chez celui qui dispose de notre écrivain et qui invente au besoin des raisons de lui substituer l'éphèbe venu de loin, cette prévention injuste, ce préjugé en faveur de l'écrivain qui, grâce à son éloignement, ne présente aucune menace de rivalité, éveillent, chez l'écrivain qui a témoigné un égal mépris à son lecteur et à son critique, en passant en douce un produit à moitié fini, une susceptibilité désastreuse...

... Heureuse, proclamerait Claude-Henri Grignon, parce qu'elle consolide la muraille infranchissable derrière laquelle le débutant suffoque, s'il n'est élu à survivre par sa seule vigueur.

Les chroniqueurs, les recenseurs, astreints à l'horaire, sont limités par le peu d'espace que leur accordent les journaux et la nécessité d'initier un public en général peu préparé, par le soin de rendre clair, à tout prix, les éléments obscurs que leur fournit l'écrivain mal affranchi d'idées touffues et entravé par le sentimentalisme.

Avons-nous plus à exiger d'eux ? Non. C'est déjà beaucoup de leur part que d'éclairer, des reflets de leur intelligence, les envols ténébreux, les masses brouillées d'un esprit assoiffé de succès mais trop souvent peu alerte.

Et quelle manière le critique devra-t-il adopter, devant cette fierté ombrageuse de l'écrivain ? La manière franche et persuasive, toute d'objectivité, de Jean-Marie Laurence ? ou la manière bûcheronne de Claude-Henri Grignon, brutale et à coups de hache ? au risque de tout démolir ? ou la méthode sage et honnête de Dostaler O'Leary, qui ne défriche jamais qu'un lopin à la fois mais nettoie à fond le terrain, et qui nous annonce la publication prochaine d'une étude sur le roman canadien ? ou la façon avisée de Roger Duhamel ? qui vient d'être nommé titulaire d'une chaire (libre ?) de littérature canadienne à l'Université de Montréal ? Ou, faut-il, comme Jean-Noël Tremblay de *La Revue Dominicaine* ou Gilles Marcotte du *Devoir*, amalgamer l'auteur et son œuvre et en confondre la double essence ?

Ces diverses formules, en soi excellentes, se prêtent à la fusion ; mais, à la longue, la manière Laurence, à cause de sa pureté et de sa clarté et de sa connaissance profonde de la matière, doit donner de meilleurs fruits : la prudence ferme et l'objectivité étant les vertus maîtresses du bon critique. Ajoutons que la qualité de cette équipe ne laisse pas de doute, mais les moyens d'émulation leur manque avant la réalisation de cette chaire de littérature qu'on nous promet.

Plus que le génie indispensable au triomphe et à la gloire, il y a la publicité. Opposition de termes qui choque ? Opposition de termes inévitable. Les deux causes premières de la gloire se voient de près et posent

peut-être le problème le plus difficile à résoudre de la carrière de l'écrivain.

Génie ignoré ?

Non. Le génie doit passer par la tribune ou l'édition. C'est par la publicité, si modeste, si détachée soit-elle, que l'écrivain réussit à passer son œuvre et à communiquer au lecteur le feu de son génie. Celui qui se renfrogne dans l'ombre y reste, bien que la vérité tôt ou tard se fasse jour et que rien ne puisse paralyser sa course vers la lumière.

Et se pose le problème de la sollicitation ou de l'acceptation, des démarches ou de l'attente, des concours, des bourses, de la sélection, de la complaisance ou du refus et mille questions d'ordre pratique qui fourniraient la substance d'abondants articles.

L'écrivain émancipé sacrifie tout, soi-même et autrui, pour ne viser que les hauts sommets, fussent-ils ceux de l'abnégation ou de l'arrivisme. Il est indépendant ou embrigadé, suivant que son adolescence littéraire a été saine ou dévoyée.

A travers l'intrigue et le fanatisme, l'importance de l'écrivain éclate. Il y a le lecteur qui voit rouge. Il y a le lecteur qui voit bleu. Et l'écrivain ne peut attacher trop de poids au mot écrit.

En effet. Tout est lu. Tout est absorbé. Tout est assimilé et rendu au décuple. Tout sert à nouer la corde que l'admirateur exalté s'apprête à passer au cou de celui qu'il encense, pour l'étouffer.

La facilité est l'attrape-nigaud de l'adolescence fiévreuse. Des écrivains de génie ont versé dans ce défaut, dans ce manque de discipline ; ils en ont corrompu leur œuvre. Balzac, Mauriac, Sartre et même Claudel ont trop généreusement puisé aux sources bouillonnantes de l'imagination et parmi les faits de la vie quotidienne.

Désir affreux de vérité, « qui éloigne du sens véritable de la vérité », c'est Sartre qui le dit, dans le *Sursis des Chemins de la liberté*, malgré le démenti formel qu'il donne à ces paroles au cours d'entrevues officielles.

Procédé qui captive à jamais le lecteur par l'appât du sordide, de la vicissitude du prochain, de l'extravagance mystique ou de l'extravagance sensuelle : l'une étant de l'âme et l'autre de la chair.

Ces maîtres oublient, dans leur empressement à dénuder l'arbre de la science, de régler des points primordiaux : chez Sartre, aussi important que celui de la responsabilité humaine ; chez Balzac, aussi important que celui de la source et du but de la réforme sociale ; chez Mauriac, aussi important que celui de l'action réelle de la grâce.

L'âme vivante de l'écrivain, ses aspirations légitimes, son courage doivent le conduire à la sérénité, à la maturité. Il a aussi droit à la dignité, qui commande, en toutes circonstances, la réserve : beaucoup plus que d'un soufflet, se détourner d'une main molle, d'une main sale. Il faut surtout mépriser la haine jalouse qui unit les êtres plus étroitement que l'amour et soutenir la lutte entre l'autre, l'éditeur, le critique, le lecteur, l'entourage et soi-même, sans fléchir.

La charité, la fermeté, la défensive. Nous faisons partie de l'humanité souffrante, rien ne nous oblige à faire partie de l'humanité médiocre ou lâcheuse. Tous à la fois coupables et innocents, nous avons trop de raisons de douter de nous-mêmes pour tenir rigueur à l'ami infidèle ou distrait ou peut-être lui-même accablé, à l'adversaire retors qui succombe sous le fardeau de sa propre indignité, à l'ignorance qui refuse de s'éclairer et dont nous sommes participants. Il restera toujours l'ami à qui nous devons et celui que nous oublions ou qui se laisse ignorer.

Tout cela, vous le saviez ?

Oui, je veux bien le croire.

Mais, n'avez-vous pas été témoin de l'angoisse des maîtres et entendu de leurs lèvres ces mots inquiets : c'est cela, n'est-ce pas, c'est bien cela ?

Cela ressemble à un sermon ?

Pardonnez cette mauvaise parodie. C'est que la Bible est la plus belle des œuvres littéraires.

Thérèse TARDIF

La recherche d'Albert Camus ¹

« Jamais l'homme n'a été plus écartelé entre le Savoir qui progresse de façon enthousiasmante, mais inutilement pour l'homme, et l'Existence qui lui fait sentir de plus en plus son étreinte, par le désir de vivre qui n'a jamais été plus fort ».

JEAN GRENIER

Dix mars 1946... Jean-Paul Sartre était parmi nous et brisait le silence qui pesait sur les lettres françaises. Sa voix portait le message de cinq années vécues dans la séparation et la solitude, et elle nous apprenait l'histoire d'une aventure dont l'écho venait à peine de nous atteindre.

« Quand on a vécu des années semblables, disait cette voix, il y a certains aspects de l'être humain qu'on ne peut plus ignorer, il y a des vérités auxquelles la génération antérieure n'avait, pour ainsi dire, pas le droit de penser, mais que celle-ci ne peut oublier et qu'elle ne peut s'empêcher de refléter dans son œuvre. Les romans actuels ne veulent pas, comme certains l'affirment, être des œuvres philosophiques, mais les circonstances font que malgré eux, ils dégagent parfois une certaine note de philosophie ». Parmi les écrivains, Albert Camus prend figure de chef et son œuvre est la plus représentative des préoccupations de son époque.

Je reprends cette dernière phrase de Sartre, me permettant toutefois de la préciser. Ce qui donne à cette œuvre sa pleine signification c'est la façon dont elle reflète l'angoisse de son époque. D'autres pensées sont peut-être aussi expressives, mais elles ignorent certaines vérités qui leur sont étrangères ou hostiles. Nous sommes à un moment de réactions violentes, de monologues systématiques, et leurs auteurs sont imprégnés des années que nous vivons. Pouvons-nous cependant les comparer à Camus, ce grand ami des hommes, qui ne fait silence sur rien, qui veut écouter le son du battement de chaque cœur, attentif « à préserver la nuance légère, la chance de bonheur, l'amour, l'équilibre difficile », et

Etude présentée au Cercle Dorval, de la Société d'étude et de conférences.

dont la plus pure expression est un dialogue engagé avec tous les êtres, pour trouver une formule et créer avec eux un monde où il soit possible d'être heureux. « Il n'y a pas de vie sans persuasion, dit-il, celui que j'insulte je ne connais pas la couleur de son regard, ni s'il lui arrive de sourire et de quelle manière ».

Toute l'œuvre d'Albert Camus appelle la réciprocité compréhensive, sans laquelle le langage humain n'a plus de sens. Plaçons-la dans son contexte historique et nous verrons quelle profondeur de l'être elle cherche à atteindre.

Albert Camus participe essentiellement au drame actuel de l'humanité, lequel lui a été rendu particulièrement palpable durant les cinq années, où il a senti, dans sa chair et dans son esprit, qu'on attentait à la dignité des hommes. On ne vit pas impunément un régime de terreur, sans arriver à se demander le pourquoi de sa vie et s'il n'y a pas des réalités absolues qu'il est vain d'ignorer. Sans doute, sa nostalgie de bonheur, son inquiétude et sa révolte se seraient exprimées sans cette expérience particulière, mais l'événement historique est venu amplifier la portée de son interrogation et l'a fait plonger jusqu'aux limites du tragique et de l'absurde.

Marquée par une enfance heureuse, l'intégration d'Albert Camus se fait dans la joie et la communion avec la création. Il n'a pas beaucoup plus de vingt ans, qu'il célèbre ses premières certitudes, qui sont les Nocés de l'homme et de la terre. Elles sont faites d'un grand élan vers la vie qu'il étreint sans jamais l'épuiser :

« J'aime cette vie avec abondance et veux en parler avec liberté,
elle me donne l'orgueil de ma condition d'homme...
Pour moi, je ne cherche pas à y être seul, j'ouvre les yeux et mon cœur
à la grandeur insoutenable de ce ciel gorgé de chaleur... »

Albert Camus consent au monde et le glorifie. Jamais il ne pourra oublier l'harmonie qui le lie à l'humaine patrie, ni refuser sa participation à une aventure qu'il sent être aussi celle de ses semblables. Il a commencé son métier d'homme, il fait corps avec lui et y trouve sa joie de vivre. Il a éprouvé, au contact du vent de Djémala, des ruines de

LA RECHERCHE D'ALBERT CAMUS

Tipasa, de l'été d'Alger et du silence du désert, l'ivresse d'être repu, sans être lassé, et pour lui toute tentative est juste qui tend à le fondre dans l'univers capable de le combler. Son destin ne dépasse pas la terre et les mythes surnaturels ne font pas partie de son langage.

Nous sommes en 1936-37. Ce premier message serait incomplet sans la note de révolte qui est aussi déjà la sienne. « J'ai trop de jeunesse en moi, pour pouvoir parler de la mort... ». Le cri est jeté qui ne peut plus se taire. Camus accepte avec ardeur tout le poids de sa vie et voilà qu'on veut l'en décharger.

« Peu de gens comprennent, écrit-il, qu'il y a un refus qui n'a rien de commun avec le renoncement... »

Il ne me plaît pas de croire que la mort ouvre sur une autre vie. Elle est pour moi une porte fermée. Je comprends que toute mon horreur de mourir tient dans ma jalousie de vivre. Pour moi devant ce monde je ne veux pas mentir ni qu'on me mente. Je veux porter ma lucidité jusqu'au bout et regarder ma mort avec toute la profusion de ma jalousie et de mon horreur... »

Le dialogue d'Albert Camus est commencé. La vérité de son corps réclame la vie, celle de son esprit lui apprend qu'il va mourir. Dans sa première étreinte, il a senti l'éphémère et comme sa dignité d'homme ne permet aucun leurre, déjà il se heurte au problème de sa destinée. De ses jours de Noces avec le monde, il rapporte la certitude de l'absurdité de sa vie. Pour consentir au monde, il faut vivre, et il est de cette espèce qui, par sa finitude, est étrangère à la plénitude sans fin de la nature. Chaque année, les plantes et les arbres vont refleurir, mais aussi chaque année, les rides vont marquer son front et les heures porter atteinte, sans retour, à sa vitalité.

Dans la révolte, il décide alors d'habiter son désert. Tout en refusant ses limites, il accepte de les vivre jusqu'au bout. Il consent au monde, mais non à lui-même. « Jamais je n'ai senti si avant, mon détachement de moi-même et ma présence au monde », s'écrie-t-il. Le seul univers où avoir raison prend un sens c'est la nature sans hommes. Mais au moment où, privé de tendresse, il s'achemine déjà vers cette sagesse, au spectacle des œuvres forgées par l'amour des hommes, un gros sanglot de poésie lui monte à la gorge et lui fait oublier tout le reste.

A ce moment, il a quitté momentanément l'Afrique et c'est le ciel d'Italie qui lui révèle son dilemme. Comment consacrer l'accord de l'amour et de sa révolte ? Dans cette question désespérante se résume l'essentiel de son problème. « Florence ! s'écrie-t-il. Un des seuls lieux d'Europe où j'ai compris qu'au cœur de ma révolte dormait un consentement. Dans son ciel mêlé de larmes et de soleil, j'apprenais à consentir à la terre et à brûler dans la flamme de ses fêtes. La terre ! Dans ce grand temple déserté, toutes mes idoles ont des pieds d'argile ».

Nous sommes aux jours de gloire qui ont précédé Munich. Jusqu'en 1942, la voix d'Albert Camus s'est tue. Quand de nouveau elle s'élève, la tragédie palpable a passé dans sa vie — chacun sait qu'à ce moment il est atteint de tuberculose — elle a aussi mutilé sa patrie et bouleversé le monde, et personne n'en connaît le dénouement. N'oublions pas que l'intégration à la terre est son credo et à quels inconciliables elle s'est déjà heurtée. Personne ne possède plusieurs essentiels et celui d'Albert Camus reste le même. Dans le contexte des événements, il jette sa lumière fulgurante, il s'amplifie et montre jusqu'à quel point il rejoint l'universel. Que signifie la vie quand la maladie nous atteint en pleine force, quand l'on tue, l'on déteste et enchaîne, l'on déprave l'homme dans les immondes camps de concentration. Où sont la poésie et l'amour dans l'univers des humains, et pourquoi ce consentement au cœur de la révolte, puisque la réalité est une négation de tous les grands appels de l'être.

La dignité réclame d'être lucide, et seule l'absurdité règne, dans laquelle il faut plonger sans s'y résoudre, pour l'assumer jusqu'au bout. « La conquête ou le jeu, l'amour innombrable, la révolte absurde ce sont des hommages que l'homme rend à sa dignité dans une campagne où il est vaincu d'avance », écrit-il. *Le Mythe de Sysiphe* tragiquement se fait jour. C'est le mythe de celui qui est condamné à rouler sans cesse un rocher jusqu'au sommet d'une montagne, d'où il sait qu'il retombera, toujours entraîné par son propre poids. « Il faut imaginer Sysiphe heureux », nous dit Camus, parce que sa clairvoyance est sa victoire, qu'il surmonte son destin par le mépris. Camus se bâtit une philosophie

courageuse et désespérée qui lui interdit le suicide, parce que le raisonnement du corps vaut bien celui de l'esprit et que le corps recule devant l'anéantissement.

« Par le seul jeu de la conscience je transforme en règle de vie, ce qui était invitation à la mort et je refuse le suicide... Une attitude absurde pour demeurer telle doit rester consciente de sa gratuité... L'existence tout entière pour un homme détourné de l'éternel n'est qu'un mime démesuré sans le masque de l'absurde... L'absurde c'est la présence commune de l'homme et du monde, il n'a de sens que dans la mesure où l'on n'y consent pas... Si la nostalgie est la marque de l'humain, on saisira en même temps quelle est la singulière grandeur que l'œuvre absurde exige... Elle rejoint la passion essentielle de l'homme déchiré entre son appel vers l'unité et la vision claire qu'il peut avoir des murs qui l'enserrent... »

Le sanglot de poésie, où dormait un consentement, est étouffé, il ne demeure que la révolte, c'est-à-dire l'assurance d'un destin écrasant, sans la résignation. C'est au même moment qu'il écrit *L'Étranger*, ce roman noir s'il en fut un, cette saisissante histoire de l'homme volontairement étranger à la poésie de la vie, présent uniquement à celle de la nature dont il se sent exclu, et qui, condamné à mort, s'écrie dans sa logique effrayante, afin que tout soit vraiment absurde jusqu'au bout :

« Purgé du mal, vidé de tout espoir, devant cette nuit chargée de signes et d'étoiles, je m'ouvrais pour la première fois à la tendre indifférence du monde... »

Pour que tout soit consommé, pour que je me sente moins seul, il me restait à souhaiter qu'il y ait beaucoup de spectateurs le jour de mon exécution et qu'ils m'accueillent avec des cris de haine ».

Albert Camus est allé aussi loin qu'il le peut dans la voie du vide et de la solitude. Mais si engagé soit-il personnellement, jamais il ne présente comme absolue sa solution désespérée. Il s'en explique dès la première page du *Mythe* : « L'absurde est considéré dans cet essai comme point de départ. En ce sens on peut dire qu'il y a du provisoire dans mon commentaire... Aucune métaphysique, aucune croyance n'y sont mêlées pour le moment. Ce sont les limites et le parti pris de ce livre », et plus loin il ajoute, « l'absurde qui est l'état métaphysique de l'homme conscient ne mène pas à Dieu... je n'ai point dit, exclut Dieu, ce qui serait encore affirmer. Ce n'est pas l'affirmation de Dieu qui est mise en cause c'est la logique qui y mène ».

Pour Camus, les limites du possible veulent être inépuisables et à ses yeux, les vérités qu'il ne partage pas ne sont pas nécessairement fausses. Si une de ses caractéristiques est de maintenir le dialogue, c'est que celui-ci existe d'abord en lui. Camus, qui divinise la vie, n'a pas fini d'entendre son appel lancinant. Ses premières *Noces* ont été trop glorieuses pour que se taise longtemps la voix éternelle de l'amour unie à la douceur de la tendresse. Il y résiste, il raisonne froidement, il ne lui donne aucune chance, elle parle quand même. Chez l'être absurde, au courage inhumain, la nostalgie du bonheur a plus d'acuité que chez aucun autre.

Albert Camus mène ses personnages à la défaite, mais de nouveau il écoute le son du battement de chaque cœur. Dans son œuvre, seul *L'Etranger* est un monologue, désormais il revient à tous les êtres, soucieux de toutes les certitudes, en quête d'un accord enfin réalisé. *Le Malentendu*, une pièce publiée en 1943, remet en question le sanglot de poésie, prélude du consentement.

« Mon vieux cœur, qui se croyait détourné de tout, vient de réapprendre la douleur, s'écrie la mère, cela prouve que dans un monde où tout peut se nier, il y a des forces indéniables et que sur cette terre où rien n'est assuré, nous avons nos certitudes... L'amour d'une mère pour son fils est maintenant ma certitude ».

Et Marie dit à Jean :

« Je ne t'écoute plus, je me bouche les oreilles quand tu prends la voix que je connais bien. C'est la voix de ta solitude, ce n'est pas celle de l'amour... »

On ne peut pas être heureux, répond Jean, dans l'exil et dans l'oubli. On ne peut pas toujours rester un étranger. Un homme a besoin de bonheur, mais il a aussi besoin de trouver sa définition ».

Devant l'impossibilité de trouver une réponse durable à cet appel, Camus continue de refuser l'humain.

« A la pensée qu'une main humaine puisse m'imposer sa chaleur avant de mourir, s'écrie Martha, à la pensée que n'importe quoi qui ressemble à la hideuse tendresse des hommes puisse me poursuivre encore, je sens toutes les fureurs du sang remonter à mes tempes... à quoi bon ce grand appel de l'être, cette avidité des âmes... Comprenez que toute douleur n'égalerait jamais l'injustice qu'on fait à l'homme ».

L'accord ne se fait pas et sa logique sans merci reste la même. Un homme a besoin de trouver sa définition et sa définition se heurte à l'absurde. Puisque tout est *malentendu*, il faut rejeter toutes les limites, surtout les plus trompeuses parce que les plus douces, celles de « la hideuse tendresse des hommes » à la « douceur insupportable ». Si effrayants que soient ces derniers mots, ils expriment jusqu'à l'épuisement le paroxysme de son ardeur et de sa sensibilité exaspérées. Il ne s'agit plus d'être heureux, le sort injuste s'y oppose, vivre c'est le contraire d'aimer, il s'agit d'être un homme jusqu'au bout, dans tout ce que ce mot suppose de grandeur. La grandeur ce n'est pas seulement faire face à l'inconciliable, c'est aussi s'engager solitaire dans l'action, malgré l'inutilité.

L'engagement d'Albert Camus s'intensifie. Il cherche malgré tout à s'intégrer en repoussant les limites qu'il connaît. *Caligula*, le tyran, se dresse comme type de l'homme absurde. La première étape est dépassée. *L'Étranger* était un absurde passif, *Caligula* est un actif qui « prend en charge un royaume où l'impossible est roi ». Toujours le même spectre poursuit Camus : La Mort. *Caligula* vient de perdre la femme qu'il aime, quand il prend sa décision et qu'il devient un massacreur public, dans son désir de nier l'homme et le monde.

« Cette mort est seulement le signe d'une vérité qui me rend la lune nécessaire... je viens de comprendre enfin l'utilité du pouvoir. Il donne ses chances à l'impossible... Je savais qu'on pouvait être désespéré, j'ignorais ce que ce mot voulait dire... Qu'il est amer, qu'il est dur de devenir un homme ».

Par la famine, par la terreur, par l'exécution, il détruit avec acharnement, il tente d'obtenir l'insupportable délivrance du mépris et de par-faire le seul état logique : la solitude. Ce drame, joué en 1945, est à mes yeux le prototype de l'œuvre absurde, et constitue l'image la plus effroyablement forte d'une tragédie dont l'Europe entière vient d'être le théâtre. Le mal est dans l'esprit qui rend le monde insupportable, refuse l'importance des êtres et de leurs œuvres, pousse l'homme à l'inhumain, en lui conférant la liberté épouvantable de détruire. Camus n'est pas dupe :

REVUE DOMINICAINE

« Tuer n'est pas la solution, Caligula toi aussi tu es coupable, mais qui oserait me condamner dans ce monde sans juge où personne n'est innocent ?... Où étancher cette soif ? Quel cœur, quel dieu aurait pour moi la profondeur d'un lac. Rien dans ce monde ni dans l'autre qui soit à ma mesure... Il suffirait que l'impossible soit. Je l'ai cherché aux confins de moi-même... Ma liberté n'est pas la bonne. Oh ! que cette nuit est lourde, lourde comme la douleur humaine.

Jamais il n'arrive à se débarrasser du poids écrasant de l'humain, ni à surmonter le désespoir qui s'est emparé de lui, quand le premier jour de ses Noces avec la terre, il n'a pas rencontré l'éternel.

« Désespérer une jeune âme est un crime qui dépasse tous ceux qu'il a commis, fait-il dire à un des personnages, parlant de Caligula. Cet homme force tout le monde à penser... et c'est pourquoi tant de haines le poursuivent ».

Oui, le mal est dans l'esprit qui refuse l'amour et se révolte d'une vérité que sa lucidité découvre mortelle.

« L'amour ne m'est pas suffisant, dit Caligula, c'est cela que j'ai compris. Aimer un être c'est accepter de vieillir avec lui. Je ne suis pas capable de cet amour... On croit qu'un homme souffre parce que l'être qu'il aimait meurt un jour. Mais sa vraie souffrance est moins futile : c'est de s'apercevoir que le chagrin non plus ne dure pas. Même la douleur est privée de sens... Je sais que rien ne dure. Savoir cela ! Nous sommes deux ou trois dans l'histoire à en avoir fait l'expérience, accompli ce bonheur dément ».

Camus sent bien que la haine n'est pas une solution, ni l'absurde une réponse,

« Je ne puis te haïr puisque je ne te crois pas heureux, dit Cherea. J'ai envie d'être libre et d'être heureux. Je crois qu'on ne peut être ni l'un ni l'autre en poussant l'absurde dans toutes ses conséquences ».

Il reste trop homme pour supporter la solitude, mais il est trop sincère pour se leurrer, quand il n'a pas trouvé.

« Je ne puis choisir puisqu'en plus de ce qu'il souffre, je souffre aussi de ce qu'il souffre, ajoute Scipion, en parlant de Caligula. Mon malheur est de tout comprendre... Plus personne pour moi n'aura jamais raison... Il m'a appris à tout exiger ».

De *Caligula*, qui s'est dressé comme une réponse, il ne lui reste qu'une certitude, c'est que personne ne peut avoir raison, puisque c'est à la raison même que s'attaque la vie. Camus a toutes les exigences et aucune n'est comblée. Son mal est dans sa tête et c'est son corps qui le ressent. Ce corps au centre duquel bat un cœur plus humain que tous les humains. si humain qu'il communique avec toutes les misères, les par-

tage, tente de les soulager, et qui toujours se révolte devant l'emprisonnement, devant les murs qui enserrent sa logique, en lutte avec son immense désir de vie. L'emprisonnement prend la forme d'un fléau inévitable : *La Peste*. Nous voici devant la grande œuvre d'Albert Camus, non par l'écriture, mais parce qu'elle résume toutes les voix de la terre, celles de toutes les vérités, et qu'elle nous le montre au déclin de ses plus violentes réactions, en possession de son vrai visage, celui de sa douleur, de son courage, de son amour exclusif, de son grand désir humain. Le visage « d'un homme ayant le goût de ses semblables et décidé à refuser pour sa part les injustices et les concessions ».

Le besoin de chaleur, où la pitié prend un sens, est plus fort que tout le reste. Camus demeure un défait et son combat contre la peste est l'image de son refus de cette défaite, mais il combat avec le goût de la compréhension. Il n'a pas trouvé la paix, il la cherche encore, mais il ne veut être l'ennemi mortel de personne, il sent que par-dessus toutes les misères et les révoltes, il rejoint tous les hommes. Camus n'a pas cessé de témoigner en faveur de l'homme et contre son sort injuste, — « à qui donc a-t-on laissé le loisir d'exercer son métier d'homme ? » s'écrie-t-il, mais il a quitté le ton du défi et son récit est rédigé « pour dire simplement ce qu'on apprend au milieu des fléaux, qu'il y a dans les hommes plus de choses à admirer que de choses à mépriser ». Sa voix intérieure c'est celle du Dr Rieux et celle de Tarrou, et ce qu'elles nous disent toutes deux c'est qu'il n'a jamais cessé d'aimer, que le langage de la sympathie est son vrai langage, que « ne pouvant être un saint et continuant à refuser les fléaux », il s'efforce de les soulager. Pour lui, lutter contre la peste, c'est encore lutter contre la création, il continue d'être « l'historien des cœurs exigeants et désespérés ». Je refuserai jusqu'à la mort d'aimer cette création où des enfants sont torturés » dit le Dr Rieux ; ce à quoi le Père Paneloux répond : « Je viens de comprendre ce qu'on appelle la grâce ». « C'est ce que je n'ai pas », constate Rieux, « je suis dans la nuit et j'essaie d'y voir clair, il y a longtemps que j'ai cessé de trouver ça original ». S'il refuse la douleur et la mort c'est qu'il sent que

la peur de toutes deux ont défiguré l'homme et, qu'emprisonné dans le sentiment de sa finitude, l'être est devenu inhumain, car, à ses yeux, « l'amour demande un peu d'avenir » alors qu'il ne lui est donné que l'instant et il « est toujours là inutilisable, stérile comme le crime et la condamnation », mais il a cessé de vouloir le détruire. Ce qui lui paraît important c'est que tous les êtres se rejoignent dans une même et grande aspiration et que cette aspiration il faut la préserver coûte que coûte. Le Dr Rieux, qui n'a pas la foi, dit au Père Paneloux : « Nous travaillons ensemble pour quelque chose qui nous réunit au delà des blasphèmes et des prières, cela seul est important ». Ce quelque chose c'est l'amour des hommes, auquel le croyant et l'agnostique ne peuvent donner le même sens, mais qui est là pour l'un et pour l'autre. Camus continue de refuser l'acceptation. « Quand l'innocence a les yeux crevés, dit Tarrou, un chrétien doit perdre la foi ou accepter d'avoir les yeux crevés. Paneloux ne veut pas perdre la foi, il ira jusqu'au bout ». Camus demeure incapable de cette acceptation, mais il aborde sa condition absurde avec un regard apaisé et il regarde sans haine la tendresse des hommes.

La Peste marque une grande halte, elle est un retour vers la Terre des Noces, où il brûlait dans la flamme sombre de ses fêtes. Elle reflète le langage le plus proche de son humanité, celui qui est à la source de sa vérité première, où même quand « l'abstraction se montre plus forte que le bonheur », il propose comme héros, un être qui a de la bonté au cœur, qui donne à « l'héroïsme la place secondaire qui doit être la sienne, juste après, mais jamais avant l'exigence du bonheur ».

Depuis *La Peste*, Camus est retourné à l'œuvre noire. *Les Justes*, une pièce jouée à Paris en 1949, est une histoire révolutionnaire où se retrouvent tous les éléments de tension vers l'assumption d'un destin absurde qui oblige à l'inhumain. Dans cette pièce cependant une voix de femme s'écrie :

« Ton cœur n'est pas mort, cela vaut mieux que cet affreux silence qui s'installe parfois à la place même du cri... Si la seule solution est la mort, nous ne sommes pas sur la bonne voie. La bonne voie est celle qui mène à la vie, au soleil. Oui nous pouvons mourir désormais. Nous avons fait le tour de l'homme. Vous êtes allés trop loin. Vous n'êtes plus des hommes. Mais je me dis que c'est un orgueil qui sera châtié ».

Et alors une main meurtrière s'arrête à l'idée de frapper un seul visage innocent, car quand la bombe est lancée contre la tyrannie, c'est l'homme qui la reçoit.

La recherche d'Albert Camus se prolonge et le dialogue inextricable se poursuit. Camus continue de vivre avec ses contradictions, alors qu'il serait plus facile d'en mourir, et il maudit toujours la sale injustice « qui colle comme de la glue ». *Les Justes* sont condamnés à être plus grands qu'eux-mêmes, ce qui donne un goût affreux à leur fraternité. Il est de ces justes qui ont donné à leur dignité la forme de la révolte, et qui refusent de s'adresser « à ce qui est le plus à l'homme et qui est le goût du repos ». « La grandeur de cette époque, si misérable d'autre part, écrit-il dans un des articles compilés dans *Actuelles*, c'est que le choix est devenu pur. C'est que l'intransigeance est devenue le plus impérieux des devoirs et c'est que la morale de la concession a reçu enfin sa sanction... La pureté quoi qu'on en pense n'est jamais un désert ».

La pureté d'Albert Camus ne fait aucun doute, son intransigeance non plus. Il ne peut admettre sans comprendre, et c'est là qu'il s'éloigne de toutes les croyances dont aucune ne refuse à l'Eternel sa part de mystère.

« En possession d'aucune vérité absolue, écrit-il, je ne partirai jamais du principe que la vérité chrétienne est illusoire, mais de ce fait que je n'ai pu y entrer. Si le christianisme est pessimiste quant à l'homme, il est optimiste quant à la destinée humaine, je suis optimiste quant à l'homme... au nom d'une ignorance qui essaie de ne rien nier ».

Mais là où d'autres refusent le dialogue, il en réclame l'utilité, voyant chez le croyant et l'incroyant la même horreur du mal. Il exige de tous un engagement actif, exhortant les chrétiens à sortir de l'abstraction et à payer de leur personne. Albert Camus est un être solidaire de ses semblables, qui cherche un motif d'espérer à travers la misère du monde. Il n'a pas commencé par « le déchirement mais par la plénitude ». « Je suis né pauvre, sous un ciel heureux dans une nature avec laquelle on sent un accord, non une hostilité », écrit-il, mais il s'est heurté à des limites que son esprit n'a pas surmonté et il trouve vain de les ignorer :

« Nous croyons que la vérité de ce siècle ne peut s'atteindre qu'en allant jusqu'au bout de son propre drame. Si l'époque a souffert de nihilisme ce n'est pas en l'ignorant que nous obtiendrons la morale dont nous avons besoin. Non tout ne se résume pas dans la négation ou l'absurde. Nous le savons. Mais il faut d'abord poser la négation et l'absurde puisque ce sont elles que notre génération a rencontrées et dont nous avons à nous arranger. Nous avons tous un besoin de réfléchir ».

Toutes les œuvres d'Albert Camus sont des points de départ, puis-qu'il n'a pas rencontré de solution durable et qu'il n'a pas réglé le problème actuel de la civilisation, qui consiste, suivant ses propres mots, « à savoir si l'homme, sans le secours de l'éternel peut créer à lui seul ses propres valeurs ». Son dernier livre *L'Homme révolté* est une tentative de trouver dans l'exploitation d'un sentiment collectif de refus, une réponse active à l'absurde. Il constitue un nouvel essai d'explication de son temps.

A ses yeux, l'humanité est écrasée par une angoisse imméritée, un sentiment de péché sans la faute, une malédiction sans raison. Ce mal est dans le siècle, et c'est un mal de l'esprit. Il aboutit à l'inhumain des tentatives de paix et à celui des régimes dictatoriaux. Il se traduit par une littérature, dans laquelle Camus découvre avec horreur, qu'il n'y a plus de paysage.

« Ce siècle fait mine de courir après l'empire de la raison, alors qu'il ne cherche que les raisons d'aimer qu'il a perdues », dit-il. Albert Camus demeure un prisonnier de la terre. Ancré dans un sol fait pour le combler, il rencontre un univers faussé par l'homme incapable de concilier ses appels contradictoires. Ce qu'il recherche c'est la pureté, c'est l'état d'enfance où l'intégrité préservée rejoint d'instinct les forces primitives qui transmettent et protègent la vie. Si son intelligence s'est heurtée au mystère, elle n'a pas pour autant oublié l'accord initial qui l'unissait à la nature et elle tend à retrouver le paradis perdu.

Camus est un homme du temps présent, qui est un temps singulièrement dérouté, mais la portée de sa recherche dépasse celle de la plupart, car elle retourne à l'essentiel du dilemme, qui est avant tout celui de l'esprit contre la chair. Sa révolte est celle de toute condition humaine, aux prises avec les problèmes de son ambivalence, elle est celle d'un

LA RECHERCHE D'ALBERT CAMUS

être intégralement présent, qui pour n'avoir rien accepté, n'a encore rien refusé de façon définitive, et qui reste enserré dans les limites d'une intelligence raisonneuse.

Les premiers écrits de Camus sont des hymnes à la nature et les derniers sont des essais philosophiques qui fouillent à l'infini dans le mystère de l'être. Sa littérature est aussi devenue une littérature sans paysage. Son œuvre comme son siècle est la somme d'une longue orientation, car toute tragédie aux dimensions aussi universelles est la somme d'un cheminement qui ne date pas d'hier. Camus veut être du côté de la vie et il rencontre la mort. Il sent bien qu'il est dupé, et toute son œuvre est une immense recherche qui nous engage à l'urgence de repenser les valeurs. Pour sa part l'engagement à « la dimension de l'espoir et la profondeur de la révolte » et il demeure avant tout « un cœur attentif à la qualité humaine ».

Marie RAYMOND

Le sens des faits

HEURES

*Pas un instant qui ne sorte de toi
Sans que respire son absence livide
Le temps toujours s'incline et cherche
La chaire informe du cœur*

*Tortures que l'homme boit à l'auge
Cloué aux portes du Jardin vidé
Thème banal qu'il suffit de toucher de ses mains
Pour que la parole le restitue
Vivant*

*Ulcère sur la nuit
Dont la soif est immense et fidèle
Temps amour incohérent qui nous lie
Par la main aux cadavres fraternels
Engrangés sous l'échec malodorant*

*Temps océan de mains éteintes
Tout au bord des choses
Griffant désespérées ce monde éblouissant
Pourtant*

Fernand DUMONT

— III —

De l'eau, de la soif et de la mort ¹

Nous avons présenté plusieurs des aspects caractéristiques du désert. Nous avons parlé des jeux du sable, du vent et du soleil. Il nous faut aborder maintenant une question si capitale qu'elle est une affaire de vie ou de mort : le problème de l'eau.

Il s'en faut, et de beaucoup, que le Sahara soit un désert sans eau.

Sans aller jusqu'à prétendre qu'il y a de l'eau partout, nous pouvons assurer que la mer intérieure, souterraine, dont parlent les nomades

1. *Souvenirs Sahariens*. Causerie donnée à Radio-Canada.

LE SENS DES FAITS

(ils emploient le mot de *Bahr*, qui signifie la mer) n'est pas à reléguer purement et simplement au rayon des légendes.

On peut concevoir le Sahara comme un pays autrefois arrosé suffisamment pour supporter une vie végétale et animale aujourd'hui disparue, d'où les fleuves se seraient retirés et continueraient de vivre, ou de somnoler, au sous-sol.

De nombreux signes montrent que cette idée de fleuves rentrés n'est pas si absurde.

Comment expliquer, par exemple, qu'en creusant au fond du lit des fleuves fossiles, que sont des ouadi, on trouve de l'eau ?

Le phénomène le plus curieux est évidemment celui des *tilmas*. Au creux de certains ouadi, qu'on n'a jamais vu rouler un filet d'eau, on creuse, le soir au campement, à 3 pieds, 3 pieds et demi. Bien vite, des gouttelettes commencent à suinter. Il faut quelquefois de la patience, tapisser le fond d'une toile, mais on finit par avoir de quoi boire, et les chameaux aussi !

Mais tout cela n'est rien auprès des puits artésiens qui nous obligent à conclure à l'existence d'une nappe, ou du moins d'un certain nombre de nappes d'eau souterraine au Sahara.

Les indigènes avaient trouvé tout seuls le secret du puits artésien. Il y avait, à Ouargla, des puits artésiens qu'on entretenait encore quand j'y suis allé. Des puisatiers — les *r'tassin* — dont la corporation était en train de s'éteindre, étaient spécialisés dans le curage de ces puits qui avaient tendance à s'ensabler. L'orifice — qui était protégé par des caissons — n'avait guère plus d'un mètre. L'eau montait jusqu'à fleur du sol. Je me souviens, en plein désert, d'avoir vu cette inscription sur un puits : Eau bonne 85 mètres (cela fait 280 pieds). Le voyageur qui n'avait pas de corde, pouvait descendre par les trous ménagés sur la paroi afin d'y poser le pied. Comment faire pour désensabler une colonne d'eau qui a 100 pieds et davantage ? Prendre une corde, s'attacher une grosse pierre, se laisser choir avec un panier et remplir à la hâte cette corbeille de terre, puis remonter vite. C'est ce que faisaient les *r'tassin* qui n'avaient pas de scaphandre. (Des pêcheurs d'éponges, que j'ai vus au large de Djerba, dans le golfe de Gabès, faisaient d'ailleurs beaucoup mieux, mais il me semble qu'il est plus effrayant de plonger dans cette fosse étroite.) En dépit du suif dont ils se bouchaient les oreilles les *r'tassin* devenaient sourds.

Ce procédé devait être abandonné lorsque nos trépons ont enfoncé dans le sol des tuyaux à des centaines de pieds et jusqu'à plus de trois

mille pieds. L'eau gicle de ces tuyaux et donne jusqu'à 130 gallons à la seconde. A El Goléa, l'eau est arrivée avec une telle violence que les ouvriers n'ont eu que le temps de fuir et abandonnant leurs outils, et elle a formé un lac, un étang, où l'on peut se promener en barque et pêcher des barbeaux. On a apporté ces poissons, mais des puits artésiens ont craché des silures qui ont rempli les savants de perplexité, moins toutefois que les deux crocodiles — dégénérés, mais crocodiles tout de même — trouvés dans des *queltas* du Hoggar. (Les *queltas* sont des sortes de mares que l'on trouve dans le massif du Hoggar, alimentées par une source).

Cette eau est quelquefois un peu chaude : 78° à El Goléa. Elle n'est pas toujours bien pure — l'eau magnésienne d'In Salah vous donne la sensation d'avaler une purge mais c'est de l'eau, c'est de la vie.

On a foré un puits artésien à Bidon V. A 350 pieds, de l'eau saumâtre avait jailli. Quand je suis arrivé à Bidon V, la capitale du Pays de la Peur et de la Soif, il y avait de l'eau. On ne pouvait pas la boire, mais on pouvait prendre une douche ! Il avait fallu amener près de 100 000 gallons d'eau depuis Tessalit à 200 milles car il faut une masse d'eau pour enfoncer la sonde dans les entrailles de la terre. Un accident mécanique avait interrompu les travaux mais l'ingénieur affirmait qu'en continuant, 8 ou 10 fois plus bas, on atteindrait l'eau potable.

Je ne sais pas si ses prévisions ont été réalisées, mais je sais qu'une découverte sensationnelle est en passe de transformer la vie du Mزاب. Les Mزابites, qui sont des hérétiques musulmans, ont fui la persécution religieuse, vers l'an mille de notre ère, et se sont réfugiés dans un endroit effroyable qu'on appelle la *Chebka* (le filet) où personne ne viendrait plus les tourmenter, et où ils n'auraient plus d'ennemie que la nature. Devant les hommes, les plus faibles succombent, mais avec de l'énergie et de l'ingéniosité, on vient à bout de la nature. Et c'est ainsi qu'une nombreuse population (une quinzaine de milliers, je pense, peut-être davantage : et c'est énorme pour un tel pays) a pu s'installer en cinq agglomérations, avec Ghardaïa pour capitale, Beni Isghmem, pour Ville Sainte... et ne pas mourir !

Nulle part au monde l'eau n'a été l'objet de tant de soins. En aucun point du globe, sans doute, l'eau n'est désirée comme ici et attendue avec autant d'égards. Des petits bourrelets de maçonnerie sont faits sur les rochers qui environnent l'oued pour que la moindre goutte ne soit perdue. Quand l'oued coule, son arrivée est annoncée à coups de fusil. C'est une fête indescriptible (m'a-t-on dit). C'est la vie qui arrive. L'eau qui coule

LE SENS DES FAITS

dans l'oued s'appelle *rahma*, la miséricorde. Elle est distribuée par tout un système de canalisation — les *séguias* — dont l'ouverture et le débit est minutieusement contrôlée. Les citernes et les puits se remplissent.

Je n'ai pas connu cette époque de bonheur. Le Mzab que j'ai fréquenté n'avait pas reçu de rosée depuis 3 ans (comme à Djerba). Des périodes beaucoup plus longues se sont écoulées sans eau. On aurait pu croire que le ciel était fermé pour toujours. (Les indigènes parlent de 15 ans. Qu'en est-il au juste ? Je sais seulement qu'au bout de 3 ans de sécheresse absolue, la misère est grande). 3 000 puits sont forés dans l'oued de Ghardaïa, à 160, 190, 230 pieds de profondeur, dans le roc. Toute la nuit on entendait grincer les poulies. Des chameaux ou des ânes tiraient sans relâche, le long d'une piste en déclivité, la longue corde au bout de laquelle une peau ramenait à chaque fois un peu du précieux liquide.

En 1951, la « miséricorde » est passée sur le Mzab.

Et autre chose encore est arrivée : on a réussi à forer un puits artésien. D'autres viendront sans doute, et l'on parlera des temps héroïques où l'on ne recevait que l'eau d'un ciel avare. De 1914 à 1923 il n'y eut pas d'eau au Mzab. Des enfants de 9 ans n'avaient jamais vu tomber la pluie !

On n'est d'ailleurs pas sans inquiétude pour l'avenir. Des puits de l'oued Rhir débitent 220 gallons d'eau à la minute. Il y en a 17 à El Goléa, et l'on a constaté que le forage de nouveaux puits avait fait ralentir le débit d'autres puits dans des oasis très éloignées. Ce qui oblige à conclure, sinon à cette nappe souterraine d'une mer intérieure, du moins à un réseau de réservoirs communicants.

Une autre merveille hydraulique saharienne : les *feggaguir*, qui doivent être signalés bien qu'ils soient maintenant abandonnés.

Vous voyez une ligne de taupinières, un renflement de 10 en 10 mètres. Vous vous approchez et vous découvrez un trou avec une galerie qui paraît se diriger vers l'autre taupinière voisine. Le soir, vous risquez de faire une connaissance un peu précipitée avec la profondeur, qui est généralement de 20 à 30 pieds, et quelquefois le double ! C'est un canal, à la fois d'adduction souterraine et de drainage, de l'eau gardée par le plateau calcaire et amenée jusqu'à l'oasis : largeur : 3 mètres environ, hauteur : un homme s'y tient debout. Longueur : de 7 à 8 milles de long. On estime que les oasis du Touat et du Tidikelt totalisent environ 1 860 milles de *feggaguir*. Les premiers remonteraient à notre XIII^e siècle. Et

cela représente un travail fabuleux et un témoignage émouvant de la lutte pour la vie que l'homme a dû livrer pour s'accrocher à ce pays.

Il lui arrive parfois de perdre la partie. L'histoire de la pénétration saharienne est remplie de ces aventures tragiques : des missions décimées ou entièrement anéanties. Parmi les victimes de la soif, la plus célèbre est le général Laperrine, l'ami du Père de Foucauld dont le cœur a été laissé à Tamanrasset auprès du plus grand officier que nous avons eu là-bas. En 1920, il tentait avec le Ct Villemin (dans un autre appareil) la première liaison aérienne du Sahara au Soudan. L'appareil du général a été déporté et il a dû faire un atterrissage forcé dans la région de Tin Zaouaten. Ce fut une agonie atroce.

De temps en temps, il y a un accident, dû le plus souvent à une imprudence. (Pendant la dernière guerre un chauffeur de la Transsaharienne a perdu la piste et a séché sur la ligne de Bidon V). Mais je ne veux parler ici que de ce que j'ai vu, et il ne m'a pas été donné de faire cette expérience ! Un médecin militaire qui avait été rechercher la femme d'un aviateur anglais tué avec le capitaine Arnould sur le terrain d'Agadés, elle-même morte de soif aux environs d'In Guezzam, me disait que les corps étaient retrouvés dans un état affreux. Dans la bouche du Niger, au Soudan, un chauffeur me parlait d'un indigène qu'il avait trouvé séché sur la piste, à son voyage précédent, et de sa femme qui était dans le même état, quelques milles plus loin.

Alors on regarde si la *guerba* est bien toujours là. La *guerba* est une peau de bouc enduite de goudron et de beurre, d'une contenance de 6 à 7 gallons, où l'eau se tient merveilleusement fraîche. Sa vue n'est pas trop appétissante. Lorsque cette outre, qui a conservé la forme de la bête, pend sur le flanc du chameau, on croirait un chien crevé. Le beurre rance, dont la *guerba* est colmatée, se rappelle désagréablement à votre souvenir. Mais qu'importent ces petits inconvénients : on a de l'eau, et par conséquent la vie est belle !

H. LELONG, O. P.

Deux livres sur le moyen âge

Ils attendent depuis longtemps sur ma table encombrée, hommages discrets d'amitiés lointaines accusant ma mauvaise conscience. Moins discrètes l'amitié et les sermones du directeur de la *Revue*... Qu'ils triomphent ensemble, n'imputant pas toutefois à l'indifférence les retards et maintenant la hâte de cette page indigne d'eux.

Voici donc le premier : *Les lignes de faite du moyen âge* du professeur Léopold Génicot de l'Université de Louvain. La *Collection de*

LE SENS DES FAITS

*culture générale*¹ qui l'a accueilli destine l'ouvrage à l'honnête homme du XXe siècle. Heureux celui-ci, car chaque page de sa lecture convoque l'historien, le théologien, l'économiste, le philologue, l'historien des arts, tous artisans du moyen âge dans les nouveaux chantiers de l'histoire. Et chacun apporte sa pierre. Vous attendez à point le cliché de la *cathédrale* ou de la *Somme* ? Eh bien ! non. C'est un bon livre, une bonne synthèse, une bonne vulgarisation respectueuse de la science et du lecteur. Si prématurée qu'elle soit toujours et toute désuète qu'elle devient trop tôt, la synthèse est requise pour dominer provisoirement l'anarchie des spécialisations. Le spécialiste Génicot, qu'il en soit loué, nous le prêche opportunément ; et je fais confiance à sa voix. Par surcroît, je fais davantage confiance au spécialiste : en voilà un enfin dont la certitude fut assez vertueuse pour ne point mépriser le taylorisme de son usine.

Silence à mes complaisances et aux chicanes que la critique murmure à mon oreille ! J'avouerai plutôt une déception secrète. « Culture générale », c'est sans doute cette amie de Clio qui voulut distribuer le millénaire médiéval dans le cadre d'une journée bucolique : *aube, midi, vesprée*. Ce sont les trois parties du livre. Mais l'historien a souvent du mal à réduire les contingences et les hommes à cet horaire des muses. Et puis, quoi qu'on en veuille, la « méticulosité germanique » éclipse parfois la « clarté latine ». L'abus des fonctions logiques de la ponctuation et certains belgicismes sans raffinement agacent mon plaisir et me détachent parfois de ce maître trop pédagogue. La science sera bien servie par cette synthèse ambitieuse ; mais la « culture générale » s'afflige de voir l'humaniste si docile retourner à l'école.

Or, mon second se dissimule sous l'humilité la plus scolaire. C'est un manuel pour les classes de sixième et de cinquième, austère comme un Petitmangin ou l'antique Ragon. Pour un peu, les instincts de mon adolescence m'assailleraient : je griffonnerais au sommet ma signature de mauvais élève et le titre abandonnerait ses lettres à la furie des arabesques dans une constellation de pâtés. Mais non, ces *Récits, contes et poèmes du moyen âge : vie et mœurs médiévales*² échappent à cette barbarie. Ici l'anthologie préserve son nom et ses parfums de fleurs. Deux professeurs de lycée, A. Praud et G. Raynaud de Lage, l'auteur d'une savante étude sur Alain de Lille que notre collection des *Publications de*

1. *Lovanium*, collection de culture générale publiée sous la direction des professeurs de l'Université de Louvain : L. GÉNICOT, *Les lignes de faite du moyen âge*, Casterman, Tournai-Paris, 1951. 394 pages.

2. *La Classe de français*, collection publiée sous la direction de PIERRE CLARAC : A. PRAUD et G. RAYNAUD DE LAGE, *Récits, contes et poèmes du moyen âge : vie et mœurs médiévales*, Librairie classique Eugène Bélin, Paris, 1951. 254 pages.

l'Institut d'Etudes médiévales s'est honorée d'éditer, nous livrent ce classique (ah ! la belle équivoque) tout d'enchantement comme un *Cantique du Soleil*. Il y est le moyen âge, surgissant des textes poudreux, dans son humanité sensuelle et mystique, des flatteries aux aventures de l'histoire, de Charlemagne et ses barons aux Croisés et aux Conquistadores. Non plus un diagramme, mais un visage de sourire et de rides. Je sais des universitaires qui redeviendraient volontiers potaches le jour de cette « classe de français ». Ma foi, je le leur souhaite, et tant pis pour Daudet qui ne pourra plus entraîner Monsieur le Sous-Préfet aux champs.

Une fée narquoise a joué un vilain tour à mes auteurs. Elle a substitué l'un à l'autre livre dans la mauvaise collection...

T.-André AUDET, O. P.

Lettres canadiennes et historiographie *

Les lettres canadiennes jouissent d'un immense privilège. Nous connaissons, en effet, peu de traditions littéraires qui en détiennent des trésors aussi précieux. Ni la Grèce avec ses logographes et Hérodote, ni Rome avec ses Annales, ni la France avec Grégoire de Tours, ni l'Angleterre avec Bède, ne peuvent se glorifier de posséder des textes aussi merveilleux de simplicité doctrinale, de précisions historiques et de saveur récitative que les récits de Cartier, les *Relations* et le *Journal* des Jésuites, le *Grand Voyage du pays des Hurons* et l'*Histoire du Canada* de Sagard, les *Voyages* de Champlain, les *Annales de l'Hôtel-Dieu de Québec* ou les *Ecrits spirituels et historiques* de Marie de l'Incarnation.

On dira que ces textes ont été écrits par des Français et n'appartiennent qu'à la littérature française, donc ne sont pas à nous. Est-ce bien raisonner ? Ce qui compte dans un écrit, ce n'est pas tellement le lieu où il a été écrit, que la matière, le sujet. Or les sujets ici sont nettement canadiens. Tout en respectant la nationalité, il ne faudrait pas tout de même devenir victime d'une conception matérielle et trop géographique d'une réalité avant tout spirituelle, comme celle des lettres.

Ces écrits sont à nous. Ils nous appartiennent autant sinon plus qu'à la France. Autant sinon plus que *Maria Chapdelaine* qui figure en lettres d'or dans nos histoires de littérature canadienne et pourtant écrit par un Français. Non ! Non ! ces écrits sont à nous, autant qu'à la Grèce est

1. Cf. RENÉ LATOURELLE, S. J., *Etude sur les Ecrits de saint Jean de Brébeuf* (Studia Collegii Maximi Immaculatæ Conceptionis, IX). Préface de M. Guy Frégault, professeur à l'Université de Montréal. Montréal, 1855 est, rue Rachel, 1952. 216 pages. Autre volume à paraître (tome 2) en décembre.

LE SENS DES FAITS

Hérodote qui raconte la vie des Perses. A nous de les réclamer, de les réintroduire dans nos histoires littéraires. A nous de les étudier : nous pouvons le faire mieux que les autres, connaissant plus les lieux, les sujets...

La littérature canadienne est sortie de l'historiographie. Le fait est à noter quand il s'agit de caractériser une tradition. Si notre histoire a un caractère d'épopée, ce caractère d'épopée est à retracer dans ses premiers documents, et non ailleurs. Enfin, disons — en passant — que la plupart des genres historiques dont s'illustre cette toute première littérature sont ceux-là mêmes que le moyen âge a créés (vg. *Mémoires*, *Relations*) ou renouvelés en mémoire plutôt qu'en dépendance de l'antiquité (vg. *Annales*, *Chroniques*, *Histoire*, *Journal*, *Res Gestæ*...). Nous voici de nouveau, d'un coup, bien liés à notre passé européen.

Les plus significatifs de ces textes prennent une valeur historique d'autant plus émouvante que ceux qui les ont écrits sont morts pour les avoir vécus. La critique de sincérité exige d'un historien qu'il donne les preuves de son honnêteté. En l'occurrence, je connais peu de pages, après les évangiles, qui aient une puissance de crédibilité et qui soient plus attachantes que les écrits d'un Jean de Brébeuf.

* * *

Mais ces écrits, il faut d'abord les connaître, en mesurer l'authenticité, la valeur historique et doctrinale. D'où l'importance d'une étude comme celle que le P. Latourelle vient de présenter sur saint Jean de Brébeuf. Travail d'exploration en profondeur. Travail d'érudit : celui d'un écrivain soigneux, précis, qui a le goût de l'achevé et du total (même la graphologie entre en ligne de compte (p. 31)). Avec cela le P. Latourelle possède un sens de l'histoire, une faculté critique d'humaniste. En voilà un qui ne se contente pas de réunir des textes, des preuves et des documents, mais qui pense ce qu'il écrit, insère, lie, joint et encadre. Quand on achève la lecture de son livre, on n'ose même plus se demander si un autre aurait pu l'écrire autrement : on veut conclure tout simplement que tout a été dit. Il ne s'en publie pas souvent des études de cette qualité au pays.

Les *Etudes sur les écrits de saint Jean de Brébeuf* ouvrent sur une bibliographie de livres « lus » par l'auteur. Une courte introduction d'ensemble prépare le lecteur à la première section où l'on trouve la liste des écrits de saint Jean de Brébeuf. Un tableau comparatif des événements de sa vie et de ses écrits résume tout un fichier dont on remercie l'auteur

de nous avoir préservé ; puis une discussion critique sur les problèmes d'authenticité, d'éditions et de traductions. Deuxième section : présentation critique des *Relations* de 1635 et 1636, principale source des faits ; rapport des voyages du P. de Brébeuf ; discussion prolongée sur l'ethnologie huronne et sur de Brébeuf créateur de mission. Peut-être devrait-on dire que dans ces toutes dernières pages, le P. Latourelle devient un peu comme la victime du rigorisme de sa méthode et qu'il aurait pu profiter davantage de certains textes, très beaux, déjà bien choisis mais pas assez commentés.

Un ouvrage de cette dimension n'a pas dû s'écrire en deux jours, ni même en deux mois. Nous devinons, sans le savoir tout à fait, ce que cette *Etude* a pu demander d'effort et de ténacité. Mais grâce à elle on peut dire du P. Latourelle qu'il est le plus grand spécialiste au monde des écrits de saint Jean de Brébeuf. Ce qu'il a fait est bien fait, et donc final. Aucun ouvrage sérieux ne pourra plus s'écrire sur le sujet sans le secours immédiat du sien. Pas même une étude critique des premiers textes de la littérature canadienne.

* * *

A la suite des PP. Pouliot, S. J., Dom Jamet, O. S. B. (venu d'Europe pour étudier des documents que nous n'avions pas étudiés), F. Porter, O. F. M. (Cf. *Institution catéchistique au Canada*, 1949) et de quelques autres braves auxquels il convient d'ajouter maintenant le nom du P. René Latourelle, S. J., s'ouvre lentement mais solidement la voie vers une étude scientifique et systématique de tous nos premiers *Monumenta Canadensis Historica*. Etude à double perspective et d'autant plus instructive qu'elle couvre et le champ de nos origines littéraires et celui de nos origines religieuses. Comme si on étudiait des textes du moyen âge : on apprend deux histoires à la fois !

Nous remarquons que ces premiers textes de notre histoire sont en majorité écrits par des religieux. Cela ne suffit-il pas pour susciter, encourager, créer parmi notre clergé une tradition d'érudition ? Trouverons-nous un jour des prêtres-historiens en nombre suffisant pour s'attaquer en collaboration avec d'honnêtes travailleurs laïques, selon un plan médité et suivi, à ce qui me paraît une des plus belles matières jamais offertes à un historien chrétien : celle de nos origines religieuses ? M. Frégault y fait-il allusion dans sa préface au livre du P. Latourelle ? Que sans le vouloir, ou même en le voulant... un laïc compétent nous suggère discrètement à nous prêtres et religieux ce que nous devons faire, ça nous apprendra peut-être mieux ce que nous soupçonnons déjà trop peu : le

LE SENS DES FAITS

clergé canadien-français a vis-à-vis des lettres canadiennes, dont il a été le premier promoteur, un devoir d'érudition de première importance. Une documentation unique au monde l'attend : susceptible d'éditions, d'études monographiques, biographiques, hagiographiques. Des instituts d'érudition attendent aussi ceux qui viendront : soit à Québec, soit à Montréal, soit à Ottawa. La formation intellectuelle et scientifique d'un clerc est affaire dont on ne peut perdre de vue l'urgence si on tient à la culture chrétienne. Affaire plus importante en soi que la préparation d'un aumônier d'Action catholique ! Quand le plus nécessaire a-t-il été le plus pratique ? Le culte de l'immédiat ne nous oblige pas à oublier l'avenir. Il y a de ces œuvres lentes et contemplatives, essentielles à la vie d'une culture : l'érudition en est une. Imagine-t-on le christianisme sans saint Jérôme ? sans Basile de Césarée ? sans Augustin qui fut aussi un érudit... à sa façon et selon ses moyens ? sans Thomas d'Aquin ?...

Il suffit d'ailleurs d'analyser les divers courants littéraires et idéologiques qui circulent dans notre tout petit milieu québécois (au sens provincial et autonome du mot) pour nous rendre compte, et non sans quelques sentiments d'émoi, de l'urgence d'une tradition de clercs canadiens savants, écrivains et érudits, et donc... d'une formation correspondante à ces besoins.

Tout travail que l'on pratiquerait sur les premières sources de notre histoire, comme vient de le faire le P. Latourelle, serait plus qu'une contribution nécessaire à l'histoire de nos lettres : il aurait l'avantage de nous rattacher à des textes qui ne peuvent qu'être inspirateurs pour l'âme d'un prêtre.

Comment ces traditions d'érudition se créent-elles ? Par des études monographiques, par le retour aux textes essentiels et le dévouement obscur et patient d'honnêtes travailleurs.

Benoît LACROIX, O. P.

Événements et informations

Son Excellence Mgr Desranleau — Une volonté de fer dans un corps brisé lui a permis de mourir en pleine activité. Et c'est bien le genre de mort qui convenait le plus au dynamique archevêque de Sherbrooke. La ferveur dans l'étude et l'audace dans l'action ont soutenu son apostolat. L'œil ouvert sur le présent et l'avenir, il a réalisé des merveilles dans son diocèse dont demain recueillera tous les fruits. Personnalité originale et forte qui a déjà sa place bien marquée parmi les grandes figures de l'Eglise du Canada. Nos sympathies à tous ses diocésains en même temps que notre pieux souvenir et nos ferventes prières pour le grand disparu !

Le Père Rutten, O. P. — Il est décédé à Bruxelles, le 28 mai. Il a le grand mérite de s'être donné à la cause des ouvriers à un moment où les idées sociales n'étaient pas acceptées comme aujourd'hui et où « Rerum Novarum » était considérée, dans certains milieux, comme un document audacieux. Docteur en sciences sociales et politiques de l'Université de Louvain, professeur à l'Ecole des Aris et Métiers, Gand (1901-1913), secrétaire général des syndicats chrétiens (1904-1919), professeur au Grand Séminaire de Malines (1920-1927), délégué pendant la guerre 1914-1918, par le Cardinal Mercier, auprès des Evêques de l'Amérique du Nord, nommé au Sénat en 1921, les trois quarts de siècle de vie du Père Rutten ont coïncidé avec la montée de la classe ouvrière à la conquête de ses droits. Dans cette conquête le défunt fait figure de pionnier et d'apôtre. Pionnier du progrès social et apôtre de Dieu. A propos du Père Rutten, on peut parler de vocation sociale, celle-ci se situant dans le prolongement de sa vocation religieuse et son action sociale constituant l'aboutissement de son expérience intellectuelle. « Contemplata aliis tradere » par la parole et l'action, plus que par la plume — il nous laisse ses magistrales conférences et son « Manuel d'études et d'action sociales » — firent de lui un grand dominicain que Rome consacra du titre de Maître en Sacrée Théologie. Nous reviendrons sur cette grande figure, figure légendaire du monde ouvrier.

Son Excellence Mgr Léger et le facteur humain du travail — Le 30 mai, s'adressant aux licenciés des Hautes Etudes Commerciales, à l'occasion du quarantième anniversaire de la fondation de leur Ecole, Son Excellence fit un brillant et solide exposé de la philosophie du travail, exalta les mérites du travailleur et signala 21 points sur lesquels les chefs d'entreprise devraient toujours avoir les yeux ouverts. « Le jour où le travailleur réalisera qu'il est l'artisan d'une œuvre sociale, que sa présence est reconnue comme essentielle à la vie de l'entreprise... alors il n'aura plus de motifs pour ralentir son activité et pour se méfier des dirigeants ». Son Excellence mit également en garde les catholiques contre deux dangers qui menacent leur foi : la franc-maçonnerie et l'alcoolisme.

A propos de morale conjugale — Sous ce titre, la revue « Le Séminaire », juin 1952, p. 84, continue, comme elle l'avait fait en septembre dernier, à poursuivre les « changements de perspective en morale conjugale » du Chanoine Jacques Leclercq. On y trouve plusieurs mises au point concernant la légitimité du mariage, la possibilité de la continence, le dogme de la Providence, la famille idéale. Et l'auteur conclut : « Malgré toute la vénération que nous avons pour le Chanoine Leclercq, nous ne pouvons accepter cette conclusion et le moins que nous puissions lui demander, c'est de nous montrer le mandat qu'il a certainement reçu pour affirmer avec une telle sûreté des propositions qui semblent contraires à toutes celles, qui nous furent laissées par vingt siècles de christianisme... Nous croyons arriver beaucoup plus vite et avec plus de sûreté à la solution des problèmes modernes, en scrutant la pensée des Souverains Pontifes, qu'en cherchant, au milieu d'hypothèses non prouvées et d'avancées équivoques, les quelques bribes de vérité qui font le crédit des articles à sensation ».

La fermeture des magasins aux Fêtes de préceptes — Le règlement municipal obligeant les magasins à fermer leurs portes les jours de fête d'obligation a été déclaré « ultra vires » et par conséquent nul et inexistant par la Cour Supérieure. La loi provinciale autorisant la ville de Montréal à passer telle réglementation a également été déclarée inconstitutionnelle parce que comportant une matière de droit pénal qui ne doit relever exclusivement que du parlement fédéral. Le jugement du juge Arthur Smith, 17 juin, déclare que la Législature provinciale ne possédait pas le pouvoir d'émettre une telle loi, et conséquemment n'avait pas le droit de le déléguer à la ville de Montréal. « Dura lex sed lex ».

A l'Alliance des professeurs de Montréal — Par acclamation, le 16 juin, M. Léo Guindon et les membres de son exécutif ont été réélus à la direction de l'Alliance des professeurs catholiques de Montréal. Les dirigeants de ce syndicat professionnel entreprennent un autre mandat de deux ans. Au moment même où l'on croyait à une capitulation ou à l'effritement de l'Alliance, elle se réaffirme. A quand l'union tant souhaitée ?

LE SENS DES FAITS

Le Canada fait son bilan intellectuel — Sous la plume de M. Jean Mouton, « La vie intellectuelle », mai 1952, on lit : « Cette Commission « Massey » accomplit une immense tâche ; elle dépouilla des milliers de rapports et elle se transporta dans tous les secteurs de cet immense pays, dessiné aux dimensions d'un continent. Tout le monde fut consulté : les Universités, les directeurs de musées, les bibliothécaires, les archivistes, les instituts scientifiques, les chefs d'orchestre, les peintres, les sculpteurs, les architectes, les représentants du cinéma et de la radiodiffusion, les artisans, les spécialistes du folklore. Après avoir consulté les savants qui composent les Instituts d'Etudes médiévales de Montréal et de Toronto, la Commission ne négligea pas d'interroger les Indiens et les Esquimaux... Les résultats de ce travail, qui dura deux ans, se trouvent consignés dans deux gros volumes. Ceux-ci devaient du jour au lendemain être achetés par la population canadienne comme le plus passionnant des livres à succès ».

Catholiques étrangers et catholiques de France — « Faut-il en appeler aux psychanalystes pour expliquer les réflexions peu bienveillantes dont est l'objet, depuis quelques mois, de la part de plusieurs organes catholiques étrangers, l'Eglise de France ? Pareille hargne surprend, en effet, quand elle vient d'hommes qui, par l'universalisme de leur croyance et la liberté de leur Evangile, devraient être en principes les plus sensibles à l'unité croissante du monde et à la relativité des régimes économiques et politiques » (Cf. « La vie intellectuelle », mai 1952, p. 1).

L'U. N. E. S. C. O. — « Elle est un acte de foi, a dit un jour M. Torrès-Bodet. Il ne semble pas toujours que cette foi se rencontre à son siège, ou tout au moins, elle n'est pas suffisamment communicative. L'U. N. E. S. C. O. publie un grand nombre de documents, et pourtant, son œuvre n'est pas suffisamment connue et comprise du public. Elle donne trop souvent l'impression de grouper des professionnels de l'Education, de la Science et de la Culture. Là où il faudrait des apôtres, on ne rencontre que des fonctionnaires » (Cf. « La vie intellectuelle », mai 1952, p. 152).

Le troisième Congrès de la langue française — Le premier Congrès de ce genre eut lieu en 1912 et il est passé à l'Histoire en beauté et leçons fertiles pour notre langue ; le deuxième, 1937, non moins retentissant mais plus pratique fit naître de nombreuses associations d'entraide mutuelle d'où émerge et brille le « Comité permanent de la Survivance française » ; le Congrès de 1952 qui s'est ouvert le 18 juin ne le cédent en rien aux précédents. Quatre mille délégués venant de tous les coins du Canada, des Etats-Unis, même de France (le comte Robert d'Harcourt y représenta l'Académie française) avaient envahi Québec. Il apparaît que ce Congrès a eu pour principal résultat de raffermir les minorités combattantes, de leur faire prendre une conscience plus vive de leur puissance, de leur solidarité et de la mission spirituelle qui les attend, si elles savent demeurer fidèles à leurs origines religieuses et françaises. Il ne s'agit plus de « survivre » mais de « vivre ». C'est bien ce que signifie cette nouvelle appellation du Comité de survivance : « Conseil central de la vie française en Amérique ».

L'esprit des livres

Séraphin MARION — « La bataille romantique au Canada français ». *Les Lettres canadiennes d'autrefois*, tome VII. Les Editions de l'Eclair, Hull, 1952. 19 cm. 180 pages.

Après Monsieur Marion, ceux qui viendront glaner dans le champ de nos origines littéraires trouveront-ils encore des « perles ignorées » ? Cet infatigable chercheur qui s'est imposé comme « vocation » de ressusciter notre passé littéraire avant qu'il soit à jamais oublié ou réduit en cendres, est sûrement un grand conservateur doublé d'un patriote. Le travail de bénédictin qu'il s'impose depuis son retour d'Europe (ses études à la Sorbonne, 1924) s'est concrétisé dans 14 volumes que les générations futures regarderont comme les *Monumenta canadensis litterarii*.

Pour s'être arrêté, l'œil ouvert, l'esprit en éveil, à ces sources : journaux, chroniques, revues et quelques douzaines d'auteurs, pour avoir sondé ces documents, les avoir pesés et soupesés, M. Marion est en mesure de nous dire ce que nos ancêtres ont pensé et ce qu'il en reste.

Le vent vient de France, il en apporte le climat intellectuel que, bon gré mal gré, il faut subir, faute de ne pouvoir réagir. La moisson, ni foncièrement française ni foncièrement canadienne, n'est qu'une ébauche semblable à ces travaux d'écoliers où l'assimilation n'a pas encore donné son pourcentage. Cela explique l'abondance d'auteurs français cités ou médiocrement commentés qui règnent sur l'intelligence canadienne. Et c'est le grand mérite de M. Marion d'avoir recherché et analysé les influences subies de nos premiers auteurs, leurs réactions toutes en surface d'où l'absence d'œuvres maîtresses par l'originalité et la profondeur.

Le présent volume qui met aux prises classiques et romantiques, n'est que l'écho des bruits d'Outre-mer, écho atténué mais retentissant quand même au Canada français. Merci M. Marion d'avoir ressuscité ces querelles, inoffensives aujourd'hui, mais qui jettent une grande lueur sur nos lettres naissantes.

A. L.

Marcel TRUDEL — « Le Régime militaire dans le Gouvernement des Trois-Rivières » (1760-1764). Editions du Bien Public, 1563, rue Royale, Trois-Rivières. 22 cm. 282 pages.

Loin de moi l'intention de faire la critique interne de ce volume, de reviser les sources, de les analyser, de les justifier, d'en juger l'interprétation de l'auteur. D'ailleurs l'allure générale du volume nous rassure. Aucune affirmation qui n'ait sa référence au document précis, daté, localisé. Bien plus, le prestige de l'auteur qui n'en est pas à ses premières armes pour avoir judicieusement exploré, sous la poussière des documents, notre régime seigneurial dans son évolution et ses dimensions, les textes qu'il a produits pour servir l'Histoire du Canada, etc... ne nous permet pas de

L'ESPRIT DES LIVRES

mettre en doute — quoique en histoire le doute soit un art — la méthode de l'auteur qui est celle universellement et scientifiquement acceptée.

Le présent volume accuse même une rare perfection de métier. C'est donc en toute confiance que le lecteur doit parcourir ces quatre années tragiques, au lendemain de la conquête. Comment, à cette époque, le régime militaire anglais s'est-il substitué au régime français ? Comment le peuple, le clergé a-t-il accepté le nouveau Gouvernement ? Autant de questions passionnantes qui reçoivent ici une réponse définitive.

Le jour où tous nos historiens auront pleinement accepté la méthode de travail, objective parce que scientifique, de M. Trudel, le problème de l'enseignement de l'Histoire et du Manuel unique sera résolu. Vérité à l'Est sera Vérité à l'Ouest !

A. L.

Gérard GARDNER « Considérations sur la valeur économique du Grand-Nord canadien ». *Service de documentation économique*. Etude no 5. Ecole des Hautes Etudes Commerciales, Montréal, 1952. 116 pages.

Cette étude qui ressemble peu à ses devancières tant elle s'éloigne du genre thèse, dissertation, documentation soignée, etc... les surpasse cependant par l'originalité du sujet, l'exploration d'un monde presque inconnu. Le Grand-Nord est encore pour la plupart des Canadiens la *terra ignota*. Cette étude nous en découvre les perspectives d'avenir. A part les richesses évidentes : la chasse, la pêche, la forêt, les gisements du sous-sol — encore peu connus — l'agriculture dans l'Ouest semble possible en beaucoup de lieux. Il y aurait là de beaux essais à tenter. Dans l'Est, la concession de l'Ungava, 3 900 milles carrés, faite par Québec à la Hollinger North Shore Exploration Co. pour la mise en valeur des gisements de fer, pose de nouveau, avec acuité, la question de la canalisation du Saint-Laurent qui permettrait de transporter économiquement des Sept-Iles aux aciéries des Grands Lacs le nouveau minerai.

Etude lumineuse et intéressante pour l'avenir économique et social du Canada d'abord, du Québec ensuite. Un nouveau chapitre de notre Histoire s'ébauche !

A. L.

En collaboration — « Conférence Laennec ». *Humanisation de la médecine*. Université de Montréal, mars 1952.

Ce cahier de 82 pages reproduit les conférences présentées à la rencontre inter-universitaire Laval-Ottawa-Montréal des facultés de médecine, les 25, 26 et 27 janvier. Au sommaire apparaissent : 1) Les grands principes d'une médecine humaine ; 2) la réalité médicale professionnelle et la personne ; 3) Les tentatives de révolution du problème social médical.

On y trouve aussi de pratiques considérations sur l'assurance-santé : la Croix-Bleue et les Services de Santé du Québec. A côté du *National Health Service* d'Angleterre, fondé en 1948 — la nation paie — et du *Swift*

Current, fondé en 1945 aux Etats-Unis — le patient remet au gouvernement son compte de médecin — il y a l'expérience canadienne de Saskatchewan, 1947, Colombie, 1948. Une taxe obligatoire générale et annuelle de \$10.00 par an pour adulte, de \$5.00 pour les moins de 18 ans, de \$30.00 pour une famille, donne autant d'avantages que la Croix-Bleue, plus de sécurité — hospitalisation illimitée — confère aux hôpitaux un revenu stable, au médecin sa liberté, au patient l'honneur de payer 20% du coût des médicaments, etc...

L'expérience de Saskatchewan semble être une formule d'avenir.

A. L.

Germaine DESJARDINS-VERSAILLES — « Je suis Marie ou Celle qui vient ». *Poèmes*. Centre Marial canadien, Nicolet, 1952, 166 pages.

Le mérite de ce livre est son absence de prétention et sa belle simplicité. Il offre « des clartés qui ne jaillissent point tant de l'art du ciseleur que d'une profonde vie d'oraison », d'un attachement de tout l'être à la beauté de Notre-Dame. Roger Brien dont nous venons de citer la Préface, lui assigne son but quand il parle de « l'enseignement mystique de l'univers ».

On y trouve ce qu'une mère de chez nous peut dire de la Vierge à ses six enfants :

*Elle est belle Ta Mère...
toutes les étoiles du ciel
brillent sur sa robe.
Notre-Dame est venue
sur la terre perdue,
perdue de regrets et d'ennui
et Notre-Dame
a jeté le Soleil
contre la nuit.*

Puisse cette citation vous inciter à lire le cantique de l'Incarnation (p. 38).

Philippe Laprairie

Frère ROBERT, E. C. — « Les Astres et les Lettres ». Tome II. Les Editions Chantecler Ltée, 8125, boulevard Saint-Laurent, Montréal, 1952. 167 pages.

Nous avons déjà dit ce que nous pensons du travail généreux et évocateur du Frère Robert (Cf. *Revue Dominicaine*, juin 1951, pp. 373-4). On pourrait ajouter en feuilletant le tome II du même ouvrage qu'il nous apporte un surcroît de joie et d'érudition. Joie de retrouver dans un nouveau cadre, qui les grandit, certaines citations de Claudel (vg. pp. 111-5. Erudition des observations et citations importantes prêtées à l'auteur par un astronome de l'Observatoire de Paris, P. Couderc. — Le Frère Robert

L'ESPRIT DES LIVRES

propose discrètement un troisième volume... « si la curiosité des lecteurs semble le souhaiter » (p. 8). Pourquoi en douter ?... Dans ce troisième volume il y aura un index. On devra faire en sorte que les chiffres *italiques* y apparaissent plus visibles que dans le tome deuxième. Des travaux du genre de celui que publie le Frère Robert n'augmentent en valeur et ne résistent au temps que si par la suite on les a rendus plus faciles à consulter.

B. L.

Edouard FROIDURE — « Les sanctions en éducation. Récompenses et châtiments ». Les Editions des Stations de Plein Air, 218, rue du Trône, Bruxelles ; Editions Desclée et De Brouwer, Paris. 19 cm. 278 pages.

On reproche souvent aux éducateurs qui traitent d'éducation de trop rester dans les principes, d'ignorer la complexité et la variété des sujets. Tel n'est pas le cas pour l'auteur de ce livre. Depuis 17 ans il réunit dans ses *Stations de Plein Air* qu'il a lui-même fondées plus de 4 000 enfants et adolescents, chaque année, et il a analysé tous leurs agissements. Le livre qu'il nous présente aujourd'hui porte sur les récompenses et châtiments, les punitions et sanctions. C'est un domaine très connu dans l'usage courant, mais très ignoré dans ses profondeurs. Dans *l'art de punir*, page 55, l'auteur écrit : « La sanction a avant tout une valeur démonstrative, instructive. Elle sert dans le tout jeune âge à faire distinguer le Bien du Mal, quand le raisonnement ne peut encore y atteindre... J'estime cependant qu'il faut faire un pas de plus et affirmer qu'il y a surtout un *art de ne pas punir*. Un regard, un geste, un mot, une inflexion de voix, le sifflet pour le groupe, suffisent bien souvent pour ramener à l'ordre ».

Rarement une analyse plus poussée et plus complète sur ce sujet nous a été présentée. Une bibliographie d'une vingtaine de pages complète, justifie, perfectionne les jugements de l'auteur. Voilà un livre que parents, éducateurs, professeurs feront bien non seulement de lire mais encore de méditer et d'y revenir souvent. Un livre de chevet, quoi ! pour tous ceux qui s'occupent des problèmes du jeune âge.

A. L.

Henri-D. LAVAL, O. P. — « Saint Dominique d'après l'œuvre de Fra Angelico ». Editions d'Histoire et d'Art, Plon, Paris, 1952. 26 cm. 58 pages.

Reconstituer par l'image et le texte la vie de saint Dominique d'après les tableaux de l'incomparable artiste que fut Fra Angelico, était une entreprise que seul un artiste doublé d'un hagiographe pouvait mener à bonne fin. Le Père Laval était tout désigné pour ce travail, puisqu'il est fils de saint Dominique, frère de Fra Angelico, mystique et artiste.

Quarante-six reproductions des célèbres peintures de Fra Angelico se rapportant à saint Dominique ou à son milieu nous conduisent des villes fortifiées de l'Espagne médiévale où vécut Dominique, en passant par les

viles, villages et campagnes où il prêcha, multiplia les miracles, convertit les hérétiques, toujours soutenu par la grâce manifeste de Dieu, jusqu'à sa chambre de Bologne où entouré de ses fils il leur confesse « avoir toujours préféré visage jeune à figure fanée » et leur donne ce dernier commandement : « Gardez la charité entre vous, demeurez dans l'humilité, possédez la pauvreté volontaire ». Puis il meurt brusquement comme un cierge qui s'éteint, le 16 août 1221, à six heures du soir.

Artistes, Dominicains, tertiaires, hagiographes voudront sûrement parcourir ce livre où l'œil autant que l'esprit sera ravi jusqu'à l'extase devant cette reconstitution si émouvante de la vie du Patriarche des Prêcheurs.

A. L.

Chanoine Jacques LECLERCQ — « La vocation religieuse ». Casterman, Tournai-Paris, 1951. 20 cm. 256 pages.

L'audacieux Chanoine auquel rien d'humain et de théologal n'est étranger, nous présente la doctrine de la vie religieuse, selon son habitude, dans des préoccupations actuelles. On y trouve des pages conquérantes et d'autres... plus inquiétantes, ainsi qu'il arrive chez ceux qui écrivent sur tout. Des analyses confuses, une doctrine ambiguë retiennent notre assentiment. D'ailleurs *Évangéliser*, juillet 1951, a signalé certains avancés de ce livre. L'auteur a oublié — s'est-il mal exprimé ? — que l'essence de la vie religieuse est l'obéissance. Autre chose est un appel, autre chose est une vie. Qu'on sache que le Prêcher ne fait qu'un vœu explicitement : *obéir*. Le lecteur devra se défier des affirmations et confusions des pages 22, 189, 207. Malgré ces quelques imprécisions de doctrine, ce livre fait réfléchir. Et c'était le but premier de l'auteur, est-il dit dans l'Avant-propos. Il l'a atteint un peu trop.

A. L.

Revue mensuelle publiée à St-Hyacinthe, P. Q.

« Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa »

ABONNEMENTS : CANADA : \$3.00 ; ÉTRANGER : \$4.00 ;

AVEC LE ROSAIRE : 50 SOUS EN PLUS ; LE NUMÉRO : \$0.30 ;

ABONNEMENT DE SOUTIEN : \$10.00

DIRECTION : 3500, AVENUE LAVAL, MONTRÉAL-18

ADMINISTRATION : 5375, AV. NOTRE-DAME DE GRÂCE, MONTRÉAL-28

La Revue n'est pas responsable des écrits des collaborateurs étrangers à l'Ordre de Saint-Dominique

IMPRIMÉ À L'ŒUVRE DE PRESSE DOMINICAINE, NOTRE-DAME DE GRÂCE, MONTRÉAL-28